

Mes derniers cahiers

sixième série

n° 4

François Brigneau

**AVANT DE
PRENDRE CONGÉ**

Réponses à Anne Le Pape

(deuxième partie)

PUBLICATIONS FB

Mes derniers cahiers

troisième série

n° 3

François Brigneau

75 ANS...

— Un cahier anniversaire —

Réponses à

Anne Le Pape

sur

la Collaboration, Brasillach, Darnand, la Milice, l'Épuration, la résistance au Résistancialisme, la gauche, la droite, le communisme, la découverte du problème juif, le sionisme, le cosmopolitisme, la Bretagne et la France, le passé, l'avenir, le journalisme, l'édition, la polémique, l'amour, la mort, Dieu...

PUBLICATIONS FB

Mes derniers cahiers

sixième série

n° 4

François Brigneau

**AVANT DE
PRENDRE CONGÉ**

Réponses à Anne Le Pape

(deuxième partie)

PUBLICATIONS FB



Anne Le Pape — Je voudrais revenir sur le précédent *Cahier*. Nous parlions du comportement des femmes françaises sous l'Occupation. Brusquement, vous vous êtes souvenu de l'interview que Jean Cochet avait fait de vous, dans *Présent* : « *A la fin, il me demanda ce que la vie m'avait appris d'essentiel. Je lui ai répondu : la pitié !* » C'est une réponse qui a dû en surprendre beaucoup. Mais vous auriez pu en faire d'autres, j'imagine.

François Brigneau — Peut-être pas de plus personnelle, touchant mon comportement intime. Ce fut un cri du cœur, dans l'instant et d'instinct... Un réflexe sans réflexion... L'aveu d'une découverte qui m'avait surpris. Je m'étais tellement entraîné à m'endurcir, et depuis si longtemps. De crainte d'être trop léger, je m'étais alourdi. Je m'étais fermé, de peur d'être vulnérable parce que trop ouvert. Et lentement je faisais l'apprentissage de la pitié. Elle m'envahissait, par vagues successives, avec des étales de haute mer, et même des reflux, avant de reprendre sa conquête. Ce fut une mue étrange. Elle n'empêchait ni le jugement, ni la condamnation, ni la colère, ni la raillerie cruelle, ni la véhémence que donne souvent à l'humilié l'arrogance du vainqueur. Au contraire, elle leur apportait une autre dimension, une résonance nouvelle, la compassion. Pour la première fois, je comprenais Robert Brasillach,

les chaînes aux pieds, à quelques heures des fusils, écrivant « *je me suis efforcé d'accepter* », avant de tendre la main à cette salope de Reboul *. Je croyais devenir chrétien. Hélas ! Je me trompais.

— **Nous en reparlerons, si vous le voulez bien.**

— Je ne sais pas. Je préfère parler de mes certitudes que de mes incertitudes. Si j'avais trouvé la foi, c'est avec plaisir que je ferais le récit de ma conversion et que je l'offrirais à Mgr Lefebvre, à la mère Anne-Marie, à l'abbé Aulagnier, à l'abbé Laguérie et à quelques laïcs, avec émotion et reconnaissance. Ce n'est pas le cas. A quoi bon revenir sur le problème ? Je n'ai pas entrepris une confession au long cours et tous azimuts. Je ne cherche qu'à être utile et il me paraît plus utile de raconter ce que je crois que ce que je ne crois pas. J'ai traversé un siècle bouleversé. La société a plus changé en profondeur et plus vite qu'à aucune autre période de l'histoire des hommes. Au moment de prendre congé, j'ai envie de dire simplement : voilà d'où je viens. Voilà les événements dont j'ai été le témoin. Voilà comment je les ai vécus. Voilà comment j'y ai réagi. Voilà comment je les explique. Voilà les commentaires qu'ils m'inspirent. Voilà ce que la vie m'a appris, en espérant que mon expérience serve à ceux qui me liront et qu'elle les aide à être eux-mêmes. Mon soliloque sur le mystère ne peut aider quelqu'un à mieux voir, puisqu'il ne m'a pas éclairé et qu'il risque de peiner des gens que j'aime.

Je l'ai vu un jour chez moi. J'y avais mes curés à déjeuner. Nous étions assez libres. Je crus pouvoir faire des plaisanteries sur la traversée de la mer Rouge à pieds secs,

* L'avocat général qui demanda et obtint la mort.

phénomène ignoré des Egyptiens, ces Allemands de l'Antiquité qui notaient tout sur leurs tablettes. Toujours généreux, j'en rajoutais une louche. Je m'en prenais cette fois au fondement même de l'entreprise. Le coup génial... Les témoins venaient témoigner que Dieu les avait distingués entre les autres peuplades de bergers errants. Il leur avait parlé, et à eux seuls. Il leur avait fait la promesse. Ils seraient le peuple phare, le peuple élu, en quelque sorte le peuple Dieu des autres peuples, s'ils obéissaient à sa Loi. Pouvait-on imaginer plus formidable caution ? Ils étaient les témoins oculaires et auriculaires du miracle qui faisait d'eux le peuple-messie... J'allais toujours. J'en arrivais à la seconde Alliance, au Nouveau Testament, quand brusquement, je m'arrêtai. Le visage de mes hôtes était livide. Les yeux qu'ils posaient sur moi étaient chargés de tristesse et d'effroi. A l'évidence, mes incongruités méritaient l'anathème. Je m'effondrai dans un brie de Meaux, dont nous n'avions eu qu'à nous louer. Je me confondis en excuses, d'autant plus sincères et empressées que j'étais moi aussi bouleversé d'avoir blessé mes hôtes. Je ne suis pas près de recommencer et terminerai comme j'ai commencé, en citant mon vieil et cher ami Henry Charbonneau, le picaresque toujours présent quoique disparu depuis seize ans. Quand nous abordions ces sujets, il me disait toujours : « *Je ne veux pas ajouter à mes incertitudes des incertitudes plus grandes encore...* »

— (*Ironique, et même acerbe*) :
**Nous pourrions laisser une
page blanche avec simplement
un avertissement, encadré :**
« *Censuré par bonté d'âme. FB* »

— (*Vite hérissé*) : Je l'avais souvent remarqué et je vous remercie de le confirmer aujourd'hui : l'exercice

de la charité est particulièrement émouvant chez les catholiques pratiquants.

— Voilà qui va donner à ce *Dernier Cahier* un piquant qui jusqu'à présent leur manquait. Mais revenons à ma première question... Celle sur la religion n'était qu'une de ces incidentes où vous aimez tant festonner. La vie ne vous a pas appris que la pitié...

— C'est évident. « Appris » n'est d'ailleurs pas le mot qu'on aurait dû employer. Il eût fallu dire : « *Quelle est la découverte la plus importante, la plus surprenante, la plus inattendue, que vous ayez faite dans votre vie ? — La pitié.* » Pour le reste, le peu que je sais, je le dois à la vie et aux livres. A l'école, je n'ai pas été un bon élève. Je n'apprends bien que de moi-même. C'est à la fois une qualité et une infirmité. J'apprends en faisant. J'ai appris à lire en lisant, à écrire en écrivant. J'ai appris la voile en faisant du bateau, et en lisant des ouvrages techniques (Merrien) ou des récits (Bardiaux, Moitessier). Observation, réflexion, déduction, intuition et lectures appropriées, sont les étapes de mes parcours initiatiques. Naturellement, je vais du concret vers l'abstrait. (Pas à l'abstrait. Vers.) Jamais l'inverse. Jamais du livre à l'objet. Toujours de l'objet au livre. Je suis un empirique inventif et imaginatif. Je retiens les leçons des choses et des faits. J'essaye de les assimiler. Après, je brode. Vous avez dit le mot tout à l'heure : je festonne. Je rebondis, par association de mots ou d'idées. C'est mon travers. Heureusement que vous êtes là pour me remettre, imperturbablement, dans le droit fil du discours annoncé.

— Donc, à part la pitié ?

— J'ai appris sur le tas, et sur le tard, une vérité à laquelle je ne croyais pas : *le conflit des générations*. J'ai mis longtemps à le prendre au sérieux. Je croyais dur comme fer que c'était une idée reçue, modèle balançoire et maronnier, comme le fond de l'air qui ne peut être que frais.

A quoi cela tenait-il ? A ma nature ? Adolescent, les adultes m'attiraient plus que les garçons et les filles de mon âge. Mes amis et mes amies furent souvent plus âgés que moi. Nos relations étaient faciles, sans aspérités. Leur expérience enrichissait la mienne. Ils m'aidaient à pénétrer les mystères et dans les coulisses de la vie...

Etre jeune c'est croire qu'on a le temps devant soi. Je vivais dans un sentiment d'éternité, que la certitude d'une mort jeune n'ombrageait pas. L'âge n'existait pas. Sur ce point, je n'ai pas changé. Il m'arrive encore, entre veille et sommeil, de nourrir des projets qu'il est complètement aberrant d'envisager. Pour remplacer le bouleau mort, nous en avons planté un, frêle comme un rameau, en novembre dernier. Passe encore de bâtir...

L'époque était-elle moins cruelle que la nôtre ? Les jeunes respectaient plus les vieux, en apparence tout au moins... Je le dis, sans trop y croire. Le surréalisme fut un violent mouvement de rupture entre les générations. Le fascisme aussi. L'histoire que racontait Charbonneau m'est demeurée en mémoire. C'était après le 6 février 1934. Il y avait de la turbulence dans les milieux de l'Action française. La base reprochait aux dirigeants ce que Lucien Rebatet appela « *l'inaction française* ». Pour en avoir le cœur net, Maurras fit venir Darnand de Nice à Paris. Il avait beaucoup d'estime pour cet authentique héros de 14-18, engagé volontaire à dix-huit ans, en 1915, dans les Chasseurs à pied, sept citations en 18, décoré de la médaille militaire par le maréchal Pétain, et considéré par

Poincaré comme « *l'un des principaux artisans de la victoire* ». Ce titre ne fut donné qu'à Georges Clemenceau, président du Conseil, au maréchal Foch et à l'adjudant Joseph Darnand. Il n'empêcha pas ce dernier d'être fusillé en 1945, comme traître à sa patrie.

— Que pense-t-on de nous à Nice ?, lui demanda Maurras.

Gêné, Darnand essayait de tergiverser. Mais le Vieux Maître le tenait. Le lorgnon flamboyant, il insistait :

— Allez ! Dites-le ! Dites-le...

A la fin, Darnand répondit, en bredouillant :

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il a dit ?, s'écria Maurras. Il avait alors 66 ans et sa surdité s'était aggravée.

Alors Léon Daudet, qui était de l'entrevue, fit sonner les trompettes de son rire :

— Il dit qu'on nous tient pour des vieux cons ! Nous lui avons payé son voyage à Paris pour qu'il vienne nous dire qu'à Nice on nous tient pour des vieux cons !

Dans cette entre-deux-guerres pathétique, la jeunesse s'insurgeait contre ses aînés. C'était vrai à droite. C'était vrai à gauche. Si les vieux croûtons tapissaient les estrades hérissées de drapeaux rouges et chantaient *l'Internationale*, d'une voix grêle, en levant leurs petits poings, le Front populaire vit aussi les Auberges de jeunesse accueillir des centaines de milliers de garçons et de filles, sillonnant les routes de France, avec des fleurs à leur guidon, et qui chantaient « *Allons au devant de la vie !* » sans savoir qu'ils allaient au devant de la guerre.

C'était vrai dans la littérature. Les vieux veulent la guerre chez Giraudoux. Les vieux sont sordides chez Anouilh, jouisseurs cupides, dépravés, et sous leurs doigts la jeunesse devient sale. Sensible à cette vision de la société, Brasillach est moins sommaire, mais ce romantisme assez court imprègne son engagement politique. *Je suis Partout*

fut une réaction contre les barbus francs-macs qui faisaient la chaîne à l'issue des banquets républicains, et les modérés bien-pensants fidèles au coffre-fort et à l'autel, avec en prime des charges féroces contre l'*establishment* judéo-socialiste. Je n'en rappellerai qu'une. Elle fait toujours ma joie. Avec beaucoup de retard, l'Exposition Internationale de Paris fut inaugurée en mai 1937 dans les plâtras, par Léon Blum. Les grèves avaient causé un retard considérable. Blum n'en présente pas moins cette ouverture comme « *une victoire sur le fascisme* », alors que deux des pavillons vedettes étaient ceux de l'Allemagne nationale-socialiste et de l'Italie de Mussolini. Dans *Je suis Partout*, Lucien Rebatet raconta la cérémonie :

A l'appel de dix nom déshonorés par des procès illustres, on voyait s'avancer tous les grands du régime. Lorsque parurent M. Blum, M. Zay, M. Abraham, M. Cahen-Salvador, M. Moch, la musique de la Garde attaqua :

Fiers Gaulois à tête ronde...

Puis on referma les portes, et le public ne fut admis parmi les chantiers qu'un mois plus tard. Le pavillon du Mexique n'était pas terminé à la fermeture, en novembre.

C'était un éclat de rire, frondeur, vengeur, insolent, le rire d'une jeunesse qui rompait les ponts avec les générations précédentes, mais je ne l'entendais pas.

Je ne croyais pas les anciens qui, au lieu de me mettre le nez dans mes sophismes ou mes outrances, se contentaient de me dire, en hochant la tête :

« *Tu ne peux pas comprendre..... tu es trop jeune... tu verras quand tu auras mon âge.* »

Je les prenais pour des ignares ou des truqueurs. Ou j'avais tort. Ou j'avais raison. L'âge ne faisait rien à l'affaire.

C'était comme les dames... Moitié pour entendre à nouveau des compliments sur leur charme, leur beauté, et cette

lumière intérieure qui les faisait plus jeunes que leurs cadettes, moitié pour éterniser ce doux et frissonnant instant où ce qui va être n'est pas encore, en ultime défense, les paupières baissées, elles parlaient de la différence d'âge. Je n'y voyais qu'un feu d'artifice de coquettes. Je ne savais pas ce que cet aveu chuchoté pouvait cacher d'angoisse. J'ai mis longtemps à le comprendre. Il suffit pourtant de passer une heure dans un salon de coiffure mixte pour découvrir, sous les futilités et l'enjouement factice, la détresse au fond des regards.

Il m'aura fallu accumuler les années pour admettre l'importance de l'âge dans le comportement des individus. Pour comprendre la force de ce moteur qu'est la volonté désespérée de rajeunissement, qu'il soit obtenu par le grattage de l'état-civil et l'oubli des anniversaires, ou recherché par les soins de beauté multipliés à l'infini, les onguents, les crèmes, les teintures, les massages, les cures, les jouvences, les toilettes qui déguisent des patriarches en jeans et des aïeules en mini-jupes, des chirurgies esthétiques répétées, les peaux tirées et étirées jusqu'à ce que le nombril devienne fossette, au menton.

Il m'a fallu plus longtemps encore pour reconnaître l'existence entre les générations d'une incompréhension qui pouvait devenir de l'aversion et tourner à l'hostilité. Il ne s'agissait pas, comme je le croyais, de réactions personnelles, mais d'une loi plus générale. A mesure que j'en faisais la découverte, il me semblait que ce phénomène se durcissait. Le fameux "fossé des générations", que je criblais de sarcasmes, il me semblait qu'il se creusait et s'élargissait. La mauvaise intelligence se transformait en conflit, en guerre des générations avec ses manœuvres préparatoires d'intimidation et ses batailles rangées.

Quand on découvre un mot nouveau, dans les semaines qui suivent, on le retrouve à toutes les pages. Quand vous

avez la révélation d'un fait que vous aviez ignoré, il n'arrête plus de vous crever les yeux. Maintenant, cet affrontement des générations, j'en vois partout l'illustration. La vie a reculé les frontières de la mort. Soixante-dix ans, ça fait gamin. Je connais des octogénaires, frais et frétilants comme des gardons, qui chantent au dessert :

*L'avenir est à nous
Du moment que l'on s'aime,
Chaque jour que l'on sème,
Va fleurir tout d'un coup...*

avant d'attaquer *Le dénicheur*, valse-musette, en toupie et à l'envers, s'il vous plaît. En 1998, un village qui n'a pas de centenaire à montrer aux touristes, pour certifier la pureté de son air, s'estime victime d'une injustice et intime l'ordre au maire d'obtenir une subvention spéciale du préfet.

Mais en même temps, paradoxe, dans les entreprises, à cinquante ans, les cadres sont bons pour la casse et invités, à la première occasion, à bénéficier des largesses de la retraite anticipée. Un employé qui perd son boulot après quarante ans peut se faire du souci. L'évolution des techniques est si rapide que celle que l'on apprend est démodée avant qu'on ait fini de la posséder. A moins de se voir condamné au recyclage perpétuel, il faut profiter immédiatement de son savoir tant il est fugace. Bardés de diplômes, mais privés d'emplois, les jeunes se ruent sur les vieux pour occuper leurs places. Les vieux transforment leurs bureaux en blockhaus. Le courant ne passe plus, sauf celui des lasers de la mort.

On dira que j'exagère. C'est vrai. Si vous ne vous mettez pas à l'outrance dans le monde actuel, vous n'avez aucune chance d'être entendu. Le télé donne le ton. Il est à l'horrible, à l'horreur. Le crime ne suffit plus à retenir l'attention des mouflets de huit ans, à qui il est interdit de filer une paire de claques, même s'ils ont dérouillé leurs

petites sœurs à coups de lattes. Il leur faut du *serial killer*, du tueur en série, cloné de Jack l'éventreur, mais venu de la galaxie en vaisseau spatial. A la neuvième nana ouverte comme une fermeture Eclair de l'entre-jambe à la gorge, le shérif consent à sortir son gros cul de son fauteuil tournant. Il se lève. Il décroche lentement un pistolet mitrailleur spécial, marque *The Ravageor*, 7 800 coups minute, et il sort, les jambes en parenthèses, comme s'il descendait de son mustang fougueux. Si vous voulez traverser la 42^e rue, il est prudent de baisser la tête. Ça va décoiffer...

Voilà ce que regardent les mômes quand nous lisons *Michel Strogoff*, le *Tour de France par deux enfants* ou *David Copperfield*. Ça change la vision des choses et des êtres, les mœurs, la sensibilité. Surtout si l'on quitte ce genre de bluettes pour des jeux électroniques, où s'affinent les personnalités modernes. Je ne veux pas faire le vieux ronchon rabat-joie. Je constate. Nous vivons dans un dominion américain. Les puissances qui gagnèrent par KO total la Seconde Guerre mondiale ont imposé leurs lois, leurs mœurs et leurs produits manufacturés. Leur monde, celui dans lequel je vis, n'est pas le mien. J'ai perdu mes chansons, mes jouets, mes jeux, la façon qui fut la nôtre de sentir et vivre, une manière de rire et d'avoir du chagrin. Le monde qui se prépare s'annonce pire encore. La guerre des générations se fera encore plus impitoyable. Du reste ce monde est sans pitié, et sans sourire. C'est dire si je n'en fais déjà plus partie... A la guerre des âges, s'ajoutera la guerre des sexes. Il n'est pas besoin d'être devin pour en deviner les prémices. J'y pense chaque fois que je vais au restaurant. Le nombre de couples homme-femme qui déjeunent ensemble est de plus en plus réduit. Celui des hommes déjeunant avec des hommes, et des femmes déjeunant avec des femmes, de plus en plus grand. C'est un signe. Il en est beaucoup d'autres : le travail des femmes, qui fait des femmes les rivales et parfois les supérieures des hommes dans leur métier ; la pilule qui a

accentué le comportement masculin des femmes dans l'amour et la légalisation de l'avortement...

— **L'avortement, voilà un sujet que vous avez récemment traité dans vos chroniques, et jamais en profondeur. C'est pourtant un des thèmes majeurs qui remuent nos milieux et, en particulier, nos amis de *Présent*.**

— C'est vrai. Quoique voisines, leurs raisons ne sont pas exactement les miennes, forcément. Encore que... Je suis né en Bretagne, au bout du Finistère, d'une mère pieuse et d'un père athée, mais qui avait été enfant de chœur. Même si ne je crois pas à la lettre de l'histoire sainte, je ne peux pas ne pas être imprégné de christianisme. Cela joue-t-il dans le cas présent ? Je l'ignore, mais je suis aujourd'hui hostile à la banalisation et à la légalisation de l'avortement qui donnent à la mère seule, au père seul lorsqu'il y contraint la mère, ça arrive, au père et à la mère quand ils sont d'accord, le droit de vie ou de mort sur un enfant qu'ils n'avaient pas conçu par distraction ni hasard. Les libres-penseurs de ma jeunesse faisaient en riant la prière d'Anatole France à la Vierge Marie : « *Vous qui avez conçu sans péché, permettez-nous de pécher sans concevoir.* » Malgré la plaisanterie, l'avortement était chez eux un geste grave. Ils réclamaient les circonstances atténuantes, la clémence, l'égalité (on ne voyait jamais de filles riches condamnées pour avortement). Ils ne niaient pas le crime... Aujourd'hui, on l'évacue. La loi des hommes, voulue par un président de la République de droite : M. Giscard d'Estaing, un Premier ministre de droite : M. Jacques Chirac, une ministre du centre : Mme Simone Veil, reconnaît le droit à la créature

d'interrompre la fécondation voulue par le Créateur — quel qu'il soit. A ce propos, je voudrais faire remarquer que si le pape s'oppose de toutes ses forces à l'avortement, l'Etat religieux d'Israël l'autorise. Pendant l'un de mes voyages en Palestine, j'avais rencontré, lors d'une petite fête privée, Menahem Begin, alors chef du Likoud. Je lui avais posé deux questions.

1° - Comment se fait-il que vous appeliez tous les Juifs du monde à venir s'installer en Israël, et que l'avortement y soit toléré. N'acceptez-vous pas de vous priver ainsi d'un nombre important de *sabras* et d'aggraver le déficit de vos naissances au bénéfice des Palestiniens ?

2° - Vous prétendez que Jésus-Christ n'est pas le messie. Que c'était un imposteur. Que les Juifs attendent toujours le messie. Et s'il se trouvait dans le ventre d'une de ces femmes que l'Etat religieux d'Israël autorise à avorter ?

J'étais curieux d'entendre les explications du chef prestigieux de l'opposition nationaliste. Les Juifs sont ébourifants dans l'argumentation. Regardez M. Finkielkraut quand il délabrythe sa pensée en dessinant, de ses longs doigts fuselés, des signes cabalistiques dans l'air. C'est prodigieux... Mais M. Begin cessa de parler en français. Il me regarda d'un œil soupçonneux. (J'étais recommandé par Soustelle, via Paul Ribeaud.) Il s'exprima en hébreu, d'une façon volubile, qui lui faisait mousser les lèvres. Bientôt, il me tourna le dos.

Le problème méritait pourtant attention... Le nombre de semaines pendant lesquelles le meurtre est autorisé et pratiqué à la chaîne, par aspiration, dans les avortoirs, ne change pas le fond de la stratégie. On transgresse la loi fondamentale de l'espèce : la création. C'est un enfant qu'on a tué. On dira : « *Mais à la guerre, on tue bien des hommes, des femmes et aussi des enfants. Comme à Hiroshima ou à Dresde.* » Exact. Mais à la guerre, en principe, nous tuons des hommes qui voulaient nous tuer ou nous

asservir. Dans notre paix républicaine, nous tuons des innocents. Nous pouvons tuer nos enfants. La société humanitariste, caritative et des Droits de l'homme organise, facilite et rembourse les frais de leur exécution, l'exécution des innocents, alors que celle des assassins, coupables de crimes abominables, est interdite par la justice. Tout cela dans le temps de l'enfant-roi, béatifié de son vivant par papa-maman émerveillés d'avoir mis au monde un tel chef-d'œuvre, rien qu'en faisant des galipettes devant l'armoire à glace, vénéré par les instituteurs-tutrices, les professeurs d'école, les professeurs tout court, mais de grades différents, les éducateurs de tous poils, les spécialistes, les théoriciens, les techniciens, les psychologues et les gardes du corps enseignant, tous de plus en plus pénétrés du caractère sacré de leur mission à mesure que ne cesse de grandir inexorablement le nombre des analphabètes agrégés d'onomatopées.

— **Comment se fait-il que vous ne nous ayez jamais dit ces choses-là. Sur ce ton ?...**

— (*après un temps*) : Sans doute parce que je ne me sens pas le droit d'en parler. J'ai une part de responsabilité dans le forfait général. Il y a longtemps, très longtemps, c'était pendant la guerre, jeune homme, j'ai poussé une jeune femme à avorter, et elle l'a fait. Après des années d'indifférence, le souvenir est revenu, obsédant, douloureux. Il n'y a pas de prescription au remords... Avant de prendre congé, il ne m'empêchera pas de donner mon avis sur ce grave sujet, même si cet avis me condamne. Autrefois, l'avortement était puni (quand il était découvert). Aujourd'hui, il est permis et considéré comme un acquis social. Quels que soient les circonstances, les situations, les drames qui peuvent l'excuser, ou l'expliquer, ce n'en

est pas moins un crime, souvent commis par des gens seulement désireux de s'éviter une entrave et une charge.

— (*Il y a un silence*) : **Quand vous parliez du fossé des générations, je voulais vous poser une question sur la jeunesse actuelle. Robert Poulet écrivit un pamphlet qui fit quelques remous : *Contre la jeunesse*. Etes-vous aussi sévère que lui ?**

— J'ai beaucoup d'estime et d'admiration pour Robert Poulet. Il joue dans la cour des grands. Les chroniques qu'il donnait aux *Ecrits de Paris*, à *Rivarol* et à *Présent* furent des modèles où l'acuité du jugement et la rigueur du raisonnement étaient servis par un talent naturel et simple, sans effort apparent. A *Présent*, ses articles arrivaient par la poste, manuscrits. J'étais le premier à les lire, dans l'enchantement que me donne toujours le plaisir. J'aimais son écriture, dans les deux sens du mot, et ses phrases régulières, aux petites lettres (à l'encre bleue) bien formées, d'un dessin ferme que l'âge n'avait pas touché.

J'avais moins goûté ses pamphlets : *Contre la jeunesse*, *Contre l'amour*... Ils sont engloutis quelque part dans le capharnaüm qui me sert de bibliothèque. Je garde le souvenir d'écrits trop systématiques. La jeunesse d'aujourd'hui a les défauts de la jeunesse d'hier et d'avant-hier, mais, d'abord, je la plains. Elle est la grande victime de notre après-guerre et de la victoire judéo-américaine. Elle est née dans un *no man's land*, sans parents et sans maîtres, sans règles ni repères, suralimentée de droits, sevrée de devoirs, élevée dans la philosophie du *Reader's Digest* marxisée sur les bords : les races n'existent pas, l'homme naît bon, demain il sera immortel, grâce au coca-

cola le bon sauvage deviendra encore meilleur, nous sommes tous libres et égaux, le loto démocratique nous offre le gros lot pour tous : une société sans sélection, sanction ni obligation, notre patrie, c'est le monde entier et tout s'y achète, etc.

Naturellement tout cela est bidon. C'est de la publicité mensongère vantant le mérite de la poudre de perlimpinpin. La liberté est rare. Comme tout ce qui est rare, elle coûte cher, très cher. L'égalité n'existe pas. Sous ses idéologies égalitaires, le système actuel favorise les inégalités naturelles ou sociales. Il n'y a aucun souci à se faire pour les gosses surdoués, ni pour les fils d'archevêques (laïques). Le népotisme et le favoritisme sont les deux mamelles de la Cinquième. Si vous n'êtes pas juif, franc-maçon, pédale et membre des coteries en place, les privilèges, vous pouvez vous les remplacer par un coup de sifflet long. Notons encore une catégorie de favorisés : les enfants élevés dans des familles d'enseignants qui s'occupent de leurs travaux après la classe. Mais les autres, tous les autres, les moyens sans moyens, les faiblards, les traîne-lattes, les rêveurs, les flemmards, les bons-à-lape, ils ont du souci à se faire. Ce sera la grande lessive, l'assistantat à perpète. Ils n'ont rien appris et surtout pas à travailler. Ils n'avaient pas besoin d'apprendre à lire, puisqu'il y avait la radio. Ils n'avaient pas besoin d'apprendre à compter, puisqu'il y avait les calculettes. L'histoire et la géo, on les voyait au cinéma. Depuis la maternelle, c'était le lycée Papillon. Comme il importait de ne pas surcharger ces petites têtes, il importait de ne rien apprendre en s'amusant beaucoup. Les parents auraient cru déchoir en poussant les mouflets vers les tâches manuelles, les seules pourtant que le chômage épargnait. Combien de Français, d'origine française, veulent encore être boulanger, boucher, plombier, menuisier, couvreur ? Mes talents de bricoleur sont limités. Sur un bateau, je savais tout faire, pas très bien, mais tout faire. Chez moi, je

ne fais rien. Différents corps de métier passent donc pour les petits travaux de maison. Je vois défiler des Portugais, des Espagnols, des Croates, des Serbes, flanqués de manœuvres africains, mais rarement des Français d'origine française. Les journaux publient des pages d'offres d'emploi, et le chômage, en particulier le chômage des jeunes, continue d'augmenter. Ses causes sont multiples. Il y a le progrès mécanique, la conquête du monde du travail par les machines, du haut en bas de l'échelle, des machines qui pensent pour les machines qui commandent aux machines qui exécutent. Des ordinateurs aux poinçonneurs automatiques, partout, les machines travaillent pour les hommes. Comment les hommes ne seraient-ils pas privés de travail ? Pour les payer, un self-made-man — tour à tour apprenti pâtissier, marchand ambulancier, préparateur en pharmacie — imagina d'imposer les machines. Elles prenaient le travail des hommes qui les avaient créées. Elles (ou leurs exploitants) paieraient pour eux. Comme il était d'extrême droite, cagoulard, MSR*, l'idée ne retint personne. Son génie était pourtant évident. Il avait créé l'Oréal, prévu l'explosion de l'industrie des produits de beauté, inventé les méthodes modernes de publicité. Il s'appelait Eugène Schueller. Sa fille, Liliane, devenue Mme André Bettencourt, député et sénateur de la Seine-Maritime, ancien ministre, est l'une des plus grosses fortunes de France. Elle ne craint rien du chômage... Celui-ci doit aussi beaucoup à la mondialisation-invasion, à la montée en puissance des pays consommateurs que nous avons transformés en pays producteurs en leur vendant des machines, à la loi terrible du profit, le "talon de fer" de Jack London, contre lequel les homélies ne suffisent pas, et à l'opposé la loi non moins terrible du moindre effort sans laquelle le progrès

* *Mouvement Social Révolutionnaire* (Aime et Sers), fondé par Deloncle en 1941.

technologique n'existerait pas et le déclin des sociétés non plus. Il y a le travail des femmes, sur lequel il y a beaucoup à dire... Il y a l'immigration massive provoquée par nos gouvernements depuis trente ans, d'abord pour des raisons économiques (en premier lieu le manque de main-d'œuvre), ensuite pour des raisons idéologiques, morales et politiques (en protégeant l'immigré, la gauche espère s'en faire un allié et un électeur). Il y a ce goût très français pour l'Etat-Patron, pour la fonctionnarisation des ouvriers, artisans, paysans ou marins-pêcheurs, et de la transformation des sans-métiers en consommateurs appointés. Tout le monde ne peut pas être fonctionnaire, mais tout le monde peut être assisté. On devrait dire « *doit être* », car si l'on n'a plus besoin de producteurs, les consommateurs sont indispensables à la relance de l'économie... Songez-y. Les garçons et les filles qui ont vingt ans aujourd'hui n'ont connu que ce passé. Ils ne connaissent que ce présent. Ils ne voient pas pourquoi ils connaîtraient un autre avenir. Ils ont la pilule, le cédérom, la télé, trois mois de vacances et bientôt douze, car ils n'ont pas de boulot. Certains par fainéantise et veulerie. Mais beaucoup parce que c'est comme ça. C'est la règle. Même les diplômes ne garantissent pas l'emploi. S'il n'y a pas maman-papa, il n'y a plus qu'à faire la pute ou la manche. Comment pourraient-ils être, dans l'ensemble, différents de ce qu'ils nous montrent ?

Il ne faudrait pourtant pas désespérer. Les attitudes ne sont pas le fond. Celui-ci demeure bon. On le constate lors d'épreuves familiales, ou quand les circonstances s'y prêtent, par exemple dans des disciplines sportives ou rien ne s'acquiert sans persévérance, effort solitaire et ingrat. Il y a des bons, des très bons. L'émulation, l'admiration, la motivation, les générations maîtres-élèves rapprochées font le reste. Dans un climat social différent, avec une télévision différente, si l'école, prolongeant la famille, recommençait à lui faire gravir la première marche du savoir en lui enseignant que

rien ne s'acquiert sans peine, même le plaisir dans les jeux, nous retrouverions une jeunesse capable d'assumer. Cela n'ira pas sans révisions déchirantes. Il est à craindre qu'elles ne s'obtiennent pas uniquement par des primes supplémentaires, en fin de mois. J'ai confiance, malgré tout. L'instinct de survie sera plus fort, un jour, que la douceur de la mort.

— **Vous avez eu tout à l'heure un mot qui a fait "tilt". Sur le travail des femmes : « *Il y aurait beaucoup à en dire...* » Et bien, dites.**

— Un certain nombre de mes amis estiment tout à fait possible le retour de la femme au foyer. Je n'y crois pas. Trop de facteurs militent en faveur du travail des femmes au dehors de leur maison. J'observe d'ailleurs que beaucoup de ceux qui vantent le bonheur de la femme au foyer consentent à ce que leurs épouses travaillent à l'extérieur et y préparent leurs filles en leur faisant faire des études très poussées, ou en leur apprenant un métier. Ils n'ont pas tort. La médiocrité quasi générale des rétributions, traitements ou payes, et la fiscalité galopante de la République sociale-démocrate obligent les ménages au double salaire — même ceux qui bénéficient de l'aide (prolongée et au noir) des parents et des grands-parents. Sans doute existe-t-il des travaux que les femmes peuvent faire chez elles, grâce au téléphone, au fax, aux ordinateurs. La mode n'en est pas encore répandue. Sauf exception, le patron aime avoir son petit personnel sous la main. La bonne gestion d'une entreprise commence par le contrôle des horaires. Malgré certains inconvénients (les congés de maternité peuvent désorganiser un service), la qualité du travail au féminin est appréciée, parfois préférée, au travail masculin. Combien de petits patrons ai-je entendu dire :

— Les femmes en veulent plus. Elles sont plus ambitieuses, plus attachées à leur travail. Plus réalistes aussi, comprenant mieux leurs intérêts.

Ce qui me poussait, devant ce concert de louanges, à demander :

— Pourquoi sont-elles, trop souvent, moins bien payées que les hommes ?

Les réponses étaient moins nettes que les éloges.

Je ne parle pas d'après les livres, les dossiers, les enquêtes et leurs graphiques. J'ai connu le monde du travail très tôt. J'ai travaillé en atelier — un journal, c'est un atelier — très tard. J'ai rencontré beaucoup de femmes au travail. Je sais que pour une femme mariée, mère de deux enfants, travailler au dehors, c'est travailler au moins douze heures par jour. Huit heures à l'usine, à l'atelier, au magasin ou au bureau, et quatre heures, au bas mot, dans les transports, les courses, la préparation des repas, les gosses, le ménage. Le samedi y passe, plus une partie du dimanche, et l'on remet au week-end prochain ce qu'on n'a pas eu le temps de faire durant celui-ci. Les voilà les cadences infernales, et la forme moderne de l'esclavage. Si les femmes les acceptent aussi facilement, si elles les recherchent, c'est qu'elles y trouvent une contrepartie, et pas seulement en argent. Pour beaucoup de femmes, le travail est aussi un affranchissement de la routine ménagère, en même temps que du père, du compagnon ou du mari. C'est la promesse de distractions et de divertissements autres que ceux de la famille et de l'époux. C'est la possibilité d'une existence parallèle reconnue. La femme qui travaille ne dépend plus uniquement du seigneur et maître, et de son salaire. Elle peut rencontrer de la considération. Une bonne ménagère, une bonne épouse, une bonne mère ne sont jamais considérées pour leurs qualités de ménagère, d'épouse ou de mère. Pour ses qualités professionnelles, une bonne ouvrière, une

bonne employée; une bonne collaboratrice peut l'être. Cette considération la pose. Ce n'est pas rien...

Enfin, loin de l'appartement, de l'immeuble, du quartier, le travail facilite les connaissances, le marivaudage et ses jeux amoureux à celles qu'ils tentent. L'intérêt et les raisons économiques n'expliquent pas seuls les mouvements de la vie. Ainsi la ville n'a pas aspiré le village uniquement en faisant miroiter la diversité des emplois et les sommes qu'ils offraient, comparés à celles octroyées à la campagne. La ville fut aussi synonyme de liberté. C'est un grand mot. Il cache de petites choses, mais qui comptent. Qui ne caressait pas l'envie d'échapper un jour à la surveillance des parents et à la médisance des voisins ? Vivre à sa guise, rencontrer des gens nouveaux, différents de ceux auxquels nous aurions été condamnés en demeurant au pays : ce sentiment s'avouait rarement, il n'en était pas moins répandu dans le secret des têtes. La preuve, l'automobile et la libération des mœurs ont considérablement ralenti l'exode rural. Dans l'attrait du travail pour les femmes, je retrouve un peu de celui des villageois qui voulaient aller danser à Paris. Il est fardé de poudre-aux-yeux. Son charme cache souvent un piège. Les violons sont rarement ceux que l'on entendait en songes. Il n'empêche. Le travail demeure pour les femmes synonyme d'indépendance. Elle peut laisser un goût amer, elle n'en est pas moins l'indépendance. Il est peu fréquent qu'on y renonce de son plein gré.

Cela étant, il n'est pas douteux qu'un bon ordre social devrait favoriser la femme au foyer. La France a beaucoup changé durant ce siècle. Nous en parlerons peut-être. Toutes les générations ont connu ce genre de changements. Rarement comme la mienne. Je me suis éclairé à la bougie, la lampe à pétrole, la lampe à acétylène, au gaz d'éclairage, à l'électricité, au néon et je ne parle pas de la lumière du jour, la seule qui me manquera vraiment. J'ai vu naître le téléphone, la télévision, l'automobile populaire,

l'avion comme moyen de transport. Les mœurs ont changé, les modes, les rapports entre les êtres, la valeur de l'argent, les idées, la religion, la naissance et la mort désormais évacuée au trot. Tous les systèmes politiques ont fait faillite. Personne ne peut dire sérieusement de quoi demain sera fait, ni comment nos enfants le feront, s'ils le font. Je suis un pessimiste joyeux, mais quand la gaieté m'abandonne — personne n'est parfait — je crains que l'extinction du peuple français n'entraîne la disparition de la France dans le melting-potes africano-occidental. Il m'arrive de voir notre pays se transformer en grande surface Tour de Babel. Je m'épouvante en constatant que nos prodigieuses avancées scientifiques et technologiques s'accompagnent d'une effroyable décadence dans tous les autres domaines. Sauf en ce qui concerne des minorités de plus en plus réduites, la baisse de qualité est générale. Les fleurs ont moins de parfum. Les fruits ont moins de goût. A l'exception du haut de gamme, les tissus moyens sont devenus mauvais. Nous avons hérité de mes beaux-parents notre premier réfrigérateur, surmonté d'une sphère, comme une mappemonde. Il nous dura vingt ans et sa tôle n'était pas rouillée. Depuis, nous en avons usé trois munis des derniers super-perfectionnements qui les faisaient mourir avant l'âge. Dans un ordre d'idée, qui est différent sans cesser d'être le même, il me semble qu'un monde de connaissances et de sérieux dans le savoir de base sépare les agrégés de lettres que j'ai connus au temps de ma jeunesse et ceux que je rencontre aujourd'hui. Le budget de l'Enseignement n'a jamais été plus considérable. On ne nous a jamais plus pompé l'air avec la culture. Et jamais nous n'avons rencontré autant d'ignorance crasse, même chez les élites, surtout chez les élites où le désert commence aux frontières de leurs spécialités. Dans ces conditions, comment pourrait-on envisager sans angoisse l'avenir de ses enfants, des enfants de ses enfants et de notre patrie, si tant est qu'elle soit encore la leur ?

Pourtant, plus je vais, plus je crois, dur comme fer, qu'il n'y aura pas d'avenir harmonieux pour les Français sans nation française ; et qu'il n'y aura pas de nation française sans familles françaises ; et qu'il n'y aura pas de familles françaises sans femme au foyer, car la femme est le cœur, la voix, le regard, la main, la chaleur, l'exemple, l'amour, l'âme de la famille. La femme au foyer est à la base de la renaissance de la société française. L'Etat se devrait donc de privilégier celles qui ont choisi de l'être. De la réussite familiale, de l'équilibre familial dépendent l'équilibre national, la réussite nationale. Travail, famille, patrie. Ça fait peut-être ringard, mais j'y reviens toujours. Dans ce monde qui change, je n'ai pas changé et je n'arrive pas à croire que le chômeur sans famille et sans patrie soit le modèle que se sont donné nos filles et nos garçons.

— Les jeunes gens demandent rarement des conseils...

— Puisque rien n'est plus comme avant, à quoi leur servirait notre expérience ? Du reste, l'expérience des autres sert-elle jamais ? Ne faut-il pas se brûler, pour découvrir que le feu brûle ? De toutes façons, quand on est jeune, on est certain qu'on fera mieux que les vieux. Alors, pourquoi demander conseil ?

— Que diriez-vous cependant à une jeune fille ou à un jeune homme, moins conformiste que leurs camarades et qui s'y risquerait ?

— Je leur dirais de prendre garde. Ils sont en danger. Alors que leur vie se joue, mine de rien, parfois à quitte ou

double, sans appel, dans cette période floue et sans responsabilités qu'on appelle la jeunesse, où le renoncement d'aujourd'hui ne semble en rien impliquer l'échec de demain, on leur ment.

Les parents leur mentent par gentillesse, tendresse, mollesse, démission. Personne n'aime contrarier les gosses, ni voir la tristesse assombrir leur visage. Elle est tellement plus agréable la maison des enfants qui rient, jouent, chahutent et sont heureux de vivre, que la maison des regards en-dessous et des mines bloquées. Aussi la réprimande, la sanction, la privation sont remplacées par un haussement d'épaules, les yeux au ciel. Après tout, Johnny Hallyday, est-ce qu'il a eu son bac ? Non. Est-ce que ça l'a empêché de réussir ? Non. Alors ? Rideau...

Après les parents, ce sont les marchands qui leur mentent, par intérêt, avidité, cupidité, nécessité du marché, moteur de la machine. Ils forment le cercle le plus important qui entoure la jeunesse. C'est une des grandes nouveautés de l'époque. Avant de gagner l'argent de sa dépense, l'enfant et l'adolescent sont devenus des clients, des clients-rois, mais esclaves de la mode qui remplace l'ancien déjà acheté par le nouveau que l'on doit vendre, des clients qui ont toujours raison du moment qu'à force d'attentions ils succombent à la tentation et achètent l'objet dont le totalitarisme publicitaire a su rendre le besoin irrésistible. Par l'image, le son, la répétition, l'imitation des copains-copines, l'achat est devenu obsessionnel. Cela va du chewing-gum ventouse, qui offre à son heureux propriétaire la sensation grisante de pondre un œuf par la bouche, aux baskets à semelles-tremplin ; à l'ordinateur qui fait fureur, toute la mémoire du monde sur une disquette, à quoi bon apprendre quand tout est enregistré ? ; au bermuda acheté rapiécé, avec les jambes en pilou, le chic du chic ; au "portable" qui permet, plein pot sur la mob, d'appeler Soizic pour lui dire qu'on n'a rien à lui

dire ; à la calculette électronique qui marche au *feeling* et dispense de savoir faire une addition, c'est tellement plus commode, on appuie sur un bouton, et deux plus deux, ça fait vingt-deux ; etc. etc.

Avant de naître, quand il a eu la chance d'échapper à la chasse aux petits lapins ouverte toute l'année sur le territoire de la commune, le bébé est déjà un consommateur. *Prénatal* avait lancé l'idée. Elle n'a fait que croître et embellir. Désormais, plus question de s'amuser sans appareils divers, le ski l'hiver, la planche l'été, la moto ou la caisse en toutes saisons, avec l'équipement *ad hoc*, le tout démodé sitôt que lancé. Pas davantage il ne saurait être question de travailler sans matériel, *up to date*, lui aussi dépassé à peine maîtrisé, et qu'il convient de remplacer si l'on veut demeurer performant. On n'échappe pas au progrès.

Déjà affligeant en lui-même, ce système est redoutable par les mentalités qu'il suscite. Sans qu'ils s'en aperçoivent, les jeunes gens et les jeunes filles sont pris dans un engrenage qui les conditionne. Tout s'achète. L'équipement compte autant, sinon plus, que l'intelligence, l'adresse, la persévérance, l'assiduité, la volonté. Ce qui importe, c'est l'achat. Grâce à lui, on obtient l'anglais sans peine, le dessin facile, des muscles en quinze jours pour toujours, des seins de rêve, une taille de guêpe, ou un regard ensorceleur. Tout cela s'obtient à condition d'avoir de l'argent. Cet argent devient donc un droit. Ne pas avoir d'argent constituerait une preuve d'inégalité devant l'acquisition des connaissances, alors que l'égalité est un droit, garanti par la Constitution. Cette logique est implacable.

Mais fausse... Elle met la jeunesse en péril. Ce n'est pas de droit qu'il faudrait lui parler, mais de devoir, et d'abord du devoir qu'elle a envers elle-même. Les devoirs qu'elle a envers ses parents, sa famille, ses maîtres, son pays sans

lequel elle ne serait pas ce qu'elle est. Seuls les vieux schnocks en rabâchent le refrain, et il ne rencontre guère d'écho. Avec les devoirs que la jeunesse se doit à elle-même, on pourrait peut-être espérer être un peu plus entendu. Après tout, quand elle dilapide ses atouts, ce sont ses chances qu'elle gaspille, c'est elle qu'elle ruine. La vérité de l'argent viendra plus tard et peu de gens peuvent la supporter. La jeunesse est le moment de la vie où rien d'important et qui dure ne s'acquiert sans effort, sans un effort opiniâtre, ingrat, répété en solitaire, avec personne pour l'admirer, ni personne pour garantir la réussite. Même les dons exigent du travail, des soins, si l'on veut aller au-delà de la facilité où l'on s'enferme, très vite, comme dans les sables mouvants, et si l'on veut être digne de ce que la Providence vous a offert.

Si je parlais aux jeunes, je leur dirais qu'ils sont seuls responsables de leur destin. Refuse qu'on te mente, mais refuse d'abord de te mentir à toi-même. Tu es en première ligne de ta bataille personnelle et ton combat est quotidien. Si les parents et les éducateurs renoncent à former les caractères, forge-toi le tien. L'entreprise est très difficile, complexe, mais tout s'apprend. Même la volonté et la discipline se développent par l'entraînement. On découvre très vite que savoir et comprendre ne suffisent pas si l'on ne sent rien. Durcis-toi, mais sous ta carapace blindée garde-toi le cœur tendre. Le sort de la jeunesse est terrible, car trop de choses se jouent en trop peu de temps et quand elle en prend conscience, il est souvent trop tard. Si je parlais aux jeunes, je ne chercherais pas à leur dorer la pilule. Je leur dirais qu'autrefois on cherchait à former les jeunes pour qu'ils réussissent leur vie. Aujourd'hui, c'est pour qu'ils ne la ratent pas. Je leur conseillerais aussi de ne pas croire les gens sur leur mine et de n'accorder du crédit qu'à l'exemple. Comme le mien est très mince, je leur demanderais donc de m'oublier.

**— Vous tiendrez le même propos
à un jeune garçon et à une jeune
fille ?**

— Non. Mais ce propos serait sans importance tant il est à l'opposé de l'évolution de la société. J'ai toujours été contre l'école mixte. Je continue à croire que, jusqu'à la fin du secondaire, l'éducation des garçons ne devrait pas convenir aux filles et vice-versa. C'est là une conviction que j'hésite presque à formuler, tant elle paraît débile, ridicule, voire révoltante. Elle heurte profondément le droit à l'égalité que les femmes manifestent en même temps que leur droit à la différence. Celui-ci ne me gêne pas. Au contraire. C'est le droit à l'indifférence qui me chiffonnerait, encore plus que le droit à l'égalité. Comme je ne crois déjà pas les hommes égaux entre eux, je crois encore moins les femmes égales des hommes. Dans ma conception de la vie, elles sont bien autre chose. Elles sont celles qui mettent au monde les enfants et qui ferment les yeux des mourants, elles sont la mère, elles sont l'amante, elles sont celles sans qui la maison est vide, elles sont le charme, la beauté, l'intermédiaire avec le monde sensible, elles sont la passion et la paix, le tumulte et la petite musique, elles sont le plaisir, elles sont la fantaisie, elles sont la fête, elles sont la vie, mais elles ne sont pas des égales... D'ailleurs, voyez comme la situation est confuse. Les femmes sont élevées comme des hommes. Elles fument comme des hommes. Il y a infiniment plus de femmes habillées en hommes que d'hommes habillés en femmes. Elles font des métiers d'hommes. Dans leur vie privée, elles sont nombreuses à se comporter comme on reproche aux hommes de le faire. En même temps, elles revendiquent, non sans agressivité ni aigreur, leur identité féminine. Elles réclament l'existence d'une Mère Noël pour briser le monopole du Père. Elles veulent qu'on les appelle

madame LA ministre. En quoi mes lieux communs surannés, préjugés déguisés en proverbes, apophtegmes qui ne cesseraient de leur sembler dérisoires que pour leur apparaître irritants, pourraient-ils les intéresser ?

— Et sur l'amour ?...

— Ce serait encore pis. Les barbons n'ont jamais eu le droit à la parole que pour faire rire ou pour écœurer. On ne va pas changer d'allure au moment où ils sont devenus des vieux birbes, et je ne pourrais en vouloir aux demoiselles de leur ostracisme. Outre que l'amour de l'homme pour la femme ne recouvre pas exactement celui de la femme pour l'homme, outre qu'il y a beaucoup de chambres dans la maison de l'amour, outre que la mode ne cesse d'éclairer l'amour d'une manière différente même si son issue demeure immuable, au cours de la vie rien n'évolue plus que ce que nous appelons l'amour, c'est-à-dire une attirance d'intensité variable pour une autre personne où se mêlent, selon des proportions diverses, des sentiments eux aussi fort divers, toutes les nuances du trouble sensuel avivé par l'alchimie mentale, enfin l'instinct sexuel, moteur dominant. Si le Créateur n'y avait pas placé la source de la vie, sa création se serait éteinte depuis longtemps... Aimer n'est pas copuler, mais il n'y a pas d'amour sans copulation, même si les ivresses sublimes, chantées par les poètes, ne sont pas toujours au rendez-vous.

Sans eux l'amour serait-il ce qu'il est, ou plus exactement ce qu'il paraît être ? Je me le suis demandé souvent. L'amour, c'est comme les automobiles. Il y a beaucoup plus de gens qui possèdent une automobile que de gens qui savent les conduire.

Je parle par ouï-dire. J'ai eu des vélos, vélomoteurs, mobylettes, mais jamais d'automobile. A l'école, cette

rupture du conformisme social valait à mes garçons des moqueries teintées de dédain. Alors, ils répondaient : « *Oui, mais on a un bateau !* » Un silence chargé de respect et d'envie les entourait. Mon dernier petit-fils, Emmanuel, six ans, a rétabli l'équilibre. Des voitures, il en possède une cinquantaine, sans compter les camions, les camionnettes et les autocars. Son plan de carrière est tout tracé. Il veut devenir garagiste. Avec la montée en puissance des banlieues, ce n'est pas certain que ce soit le bon choix... Voyez comment naît une incidente, entre parenthèses, une remarque comme en font les personnages de Labiche à côté de leurs discours...

— Revenons à l'amour...

— Vous avez raison. Des garagistes, j'aurais pu enchaîner sur *Gustalin*, ce qui m'aurait entraîné chez Marcel Aymé, le cocasse, le tendre, le féroce Marcel Aymé, mon grand auteur. Je suis un virtuose intarissable de la digression. Je sais quand je commence. Je ne sais jamais quand je finis.

Pour en revenir à l'amour, je me demande parfois ceci. Autant de gens seraient-ils amoureux si les troubadours dans les donjons, et les conteurs dans les veillées des chaumières, n'en avait tant parlé et si, depuis des siècles, le théâtre, le livre, les journaux, les romans, les romans-photos, le cinématographe, les feuilletons radiophoniques et télévisés, ne continuaient à faire de chaque homme un Don Juan et de chaque femme une amoureuse, tour à tour jeune fille pure mais rêveuse, amante ardente, victime des pervers ou femme fatale, pour finir en émouvante vieille de notre pays, madame Baucis avec son Philémon ?

Les rôles sont nombreux. Le spectacle est total, avec musique, chansons, ballets. Il permet à chacun d'interpréter un personnage dans la tragi-comédie ou la comédie tra-

gique de l'amour, comme on voudra. Depuis Adam et Eve, et je ne suis pas sûr que l'histoire, comme tant d'autres, n'ait été inventée, c'est une fantastique machinerie de l'imaginaire qui a transformé en réalité, ou semi-réalité, un rêve, à mon avis, essentiellement féminin. Ce n'est pas Adam et Eve qu'il faudrait dire, mais Eve et Adam.

Jeune chroniqueur judiciaire, je fus frappé par le comportement différent des hommes et des femmes qu'un même délire amoureux avait conduits au crime. Dans le box des accusés, les hommes, en majorité, se montraient fermés, étrangers à l'affaire en question, comme s'il s'agissait d'un autre. C'est à peine s'ils regardaient l'ensorcelante créature pour laquelle ils avaient tué ou été complices d'un meurtre. Ils fuyaient les conséquences de leur folie d'amour. A l'autre bout du banc d'infamie, les femmes les toisaient d'un œil dur et méprisant. On devenait qu'elles leur en voulaient de ne pas être dignes de leur passion. Ce n'était pas le crime qu'elles regrettaient. C'était d'avoir aimé, jusqu'à la folie, des minables de cet acabit, « *des mecs creux* », comme disaient les voyous d'autrefois.

Je me souviens d'un roman noir et paysan, dont j'ai vécu la conclusion aux Assises. En 1938-39, un paysan d'une trentaine d'années et la fille d'un fermier se retrouvent dans les assemblées. Ils dansent sous les lampions, au son des crin crins. Ils se plaisent. C'est une question de peau. « *Quand il me touchait la main, ça me faisait des frissons... plus que mon mari m'a jamais fait* », avouera-t-elle plus tard, aux gendarmes. L'amour, c'est à la fois très compliqué et tout simple. Personne n'y peut rien. Ils n'ont dansé qu'un seul été. La guerre les sépare. Il se retrouve en Poméranie, ouvrier agricole en uniforme. Quand il revient en 1945, ce ne sont pas six ans qui se sont écoulés, c'est une vie qui a passé. Elle est mariée. Il ne cherche pas à la revoir. Il épouse une veuve et s'installe dans un autre can-

ton. Six ou sept ans plus tard, lors d'une fête, par hasard, ils se retrouvent et ça recommence. Le destin ! L'avocat a un mot grec que les jurés ne comprendront pas. Il rappellera le rendez-vous de Samarcande, un bourg qui n'existe pas dans le Poitou. Ils ne retiendront que les détails d'une tragédie. Deux ou trois fois par semaine, il n'y tient plus. Il quitte sa veuve. A vélo pendant quarante kilomètres, il traverse la campagne et les villages endormis. Elle a quitté le lit où son mari ronfle sous l'édredon de coton rouge. Elle attend dans le petit bois, le cellier, la grange. Bientôt, ça ne leur suffit plus. Ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. La seule solution est de tuer l'époux. Il s'est donné un méchant coup de serpe à la jambe. Elle le soigne à l'aide de cataplasme d'herbes trempées dans le purin. La gangrène survient, mais dure. Ils n'en peuvent plus. Ils le jettent dans le puits. On dira qu'il s'est suicidé, désespérant de guérir. Tout se passe bien. Le permis d'inhumation est accordé sans difficulté. Il y a beaucoup de monde à l'enterrement. L'église est pleine. Mais il n'attend pas trois mois, le deuil minimum, pour s'installer à demeure auprès de sa bien-aimée. Alors la veuve, une taiseuse pourtant, le dénonce. Les gendarmes sont sceptiques. Encore une femme jalouse et délaissée qui radote. Aux premiers contacts, les mines, les voix, ils changent d'avis. Si elle fait front et nie, dressée, farouche, il flotte. A la première beigne, il s'effondre et avoue.

J'étais parti de Paris avec des consignes précises du rédacteur en chef, Bill Higgins, un génie de la presse populaire : « *Tu vas nous faire ça sublime, coco... L'amour en sabots... La tragédie à la ferme... Le sexe et la mort enlacés, dansant autour du puits fatal...* » Dans le train, malgré moi, je donnais à mes amants les visages des acteurs en vedette : Pierre Fresnay, Ginette Leclerc, dans un roman écrit par Simenon. Je les découvris tout autres, entre les pandores. Elle était décharnée, avec un grand nez, une bouche sans lèvres, de petits yeux enfoncés dans un

visage osseux. A trente-cinq ans, elle en paraissait cinquante, figée dans une robe sans forme, ses grandes et rudes mains de paysannes serrées sur son ventre. Verlaine était loin, qui disait :

*Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,
Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves...*

Lui ressemblait à un dindon. Il avait une petite tête, pas plus grosse que le poing, qu'il tournait ostensiblement vers la salle pour ne plus voir jamais la maîtresse adorée maintenant abhorrée. Son œil était rond et fixe, son nez pointu et, sous trois poils de moustache, sa bouche minuscule avait la forme d'une cerise. Pour que la Cour ne doute pas de sa déférence, il s'était mis en dimanche. Son costume noir sentait l'avant-guerre. Depuis, il avait dû grandir. Les manches de son veston lui arrivaient entre le coude et le poignet. Pour les allonger, il ne cessait d'essayer de les étirer, sans y réussir. Ce n'était pas Fresnay. C'était Adémaï. Il patoisait, en chuintant, comme à la Comédie française : « *Ch'saurions point vous dire, monsieur le président.* » Les é, il les prononçait ai : « *C'est c'te bougresse qu'a tout manigançai, el pans'ment, el puits, el reste...* » Un jouet. Voilà ce qu'il avait été, un jouet entre ces mains faites pour traire, biner, bêcher, sarcler, mais certainement pas caresser. Et pourtant, s'il niait jusqu'à l'in vraisemblance, elle avouait jusqu'à l'arrogance. Elle l'aimait, comme elle n'avait jamais aimé, comme elle n'aimerait plus jamais, comme elle ne croyait pas qu'il fût capable d'aimer. Dès l'instant qu'elle l'eut retrouvé, elle sut qu'elle ne le perdrait plus une seconde fois. Elle voulait qu'il fût près

d'elle, tout le temps, le jour, la nuit, le sentir, le toucher et elle ne se lassait pas de l'entendre dire que rapport au travail tout n'était pas mauvais chez les Teutons. Elle l'aimait. Il n'y avait rien d'autre à dire. Elle l'aimait avec son corps, avec son cœur. Elle n'avait plus la tête qu'à ça. Ce lâche, cette larve, ce minable qui avait tout oublié, elle l'aimait et c'est pour cela que tous les deux, tous les deux, Monsieur le Président, ils avaient basculé le Gustave dans le puits.

Fasciné, j'écoutais, je regardais. Je prenais une leçon de vie, à bout portant. J'apprenais des vérités premières. Il ne fallait pas juger sur la mine. La gueule de l'emploi, c'est au théâtre, pour que le public reconnaisse le traître à sa sale gueule, le cocu à son bedon, l'amoureuse à sa jeunesse, à sa beauté, à la pâleur de son teint, à la langueur de son regard et à la musique de sa voix. Tout cela vaut pour la scène. A la ville, c'est différent. Les glorieux, les superbes, les beaux mecs, les nanas faites pour la vitrine et les magazines, celles et ceux dont on dit « *qu'ils sont faits pour l'amour* » et que l'on repère tout de suite dans la compagnie tant ils aiment se montrer, n'ont pas le monopole du cœur si tant est que ce soit l'organe essentiel de l'amour. La fureur d'aimer habite aussi chez les humbles, les effacés, les gris, les ternes, celles et ceux qu'on ne voit même pas quand on les regarde et qu'on n'imaginerait jamais brûlés par les feux de l'amour. J'aurais même tendance, par nature — tout ce qui brille n'est pas or —, à croire ceux-ci plus violents et sincères que les autres, tout en sachant que la frime est fréquente dans tous les milieux. On s'abuse tellement soi-même que les autres sont fatalement abusés.

Douter de la sincérité de beaucoup de sentiments amoureux est pourtant mal reçu. On a tôt fait de vous cataloguer pisse-vinaigre, aigri, jaloux, rabat-joie, misanthrope, que sais-je, alors que l'évidence crève les yeux. A tous les âges

et dans tous les milieux, les hommes et les femmes, pour faire comme tout le monde, jouent plus à être amoureux qu'ils ne sont réellement amoureux. Quand ils disent qu'ils aiment, il faut entendre d'abord qu'ils s'aiment et ensuite qu'ils aiment être aimés beaucoup quand ils aiment un peu. Quand on n'aime pas du tout, être aimé beaucoup devient vite pénible. Un jaloux, c'est neuf fois sur dix un vaniteux qui souffre de n'être pas aimé, estimé, apprécié, admiré autant qu'il s'admire, s'apprécie, s'estime et s'aime. L'amour, c'est comme l'art. Il y a ceux qui en font. Il y a les artisans. Et puis il y a les vrais artistes. Ils sont rares.

Imaginons un homme ou une femme qui dirait avec un grand naturel :

— J'ai eu des émotions. J'ai eu des désirs. J'ai eu des plaisirs de divers ordres : intellectuels, affectifs, sensuels, sexuels, érotiques. Je n'en ai jamais été l'esclave longtemps. Si je crois tout ce que j'entends ou je lis, il me faut bien admettre que je n'ai jamais connu vraiment l'amour-passion, cet amour-passion qui sublime (au sens psychanalytique du mot) tant de mes concitoyens, les transporte, les exalte, les déchire ou les détruit.

Imaginons... Cet homme ou cette femme passerait pour un être sec, privé de sensibilité et de sentiments, un (ou une) anormal(e), un (ou une) infirme, un monstre peut-être. Pour ne pas l'être il faut reconnaître avoir, comme les copains et les copines, connu les extases et les ravages.

Je dis : aujourd'hui. J'ai tort. Cette tendance ne date pas d'hier. En y réfléchissant, je me suis souvenu d'une lettre de Flaubert à Laure Collet. Elle est datée du 30 avril 1847. Il a vingt-six ans. Nous sommes en pleine mode romantique. Voici ce qu'il écrit à son amante :

Pour moi l'amour n'est pas et ne doit pas être au premier plan de la vie. Il doit rester dans l'arrière-boutique. Il y a d'autres choses avant lui dans l'âme, qui sont, il me semble, plus proches de la lumière, plus rapprochées du

soleil. Si donc tu prends l'amour comme un mets principal de l'existence : non. Comme assaisonnement : oui.

Si tu entends par aimer avoir une préoccupation exclusive de l'être aimé, ne vivre que par lui, ne voir que lui au monde [...] sentir enfin que votre vie est liée à cette vie-là et que cela est devenu cet organe particulier de votre âme : non.

Si tu entends par aimer s'unir avec un mélange de tendresse et de plaisir, se voir avec charme et se quitter sans désespoir, sentir enfin que cela est venu parce que cela devait venir et que ça passera parce que tout passe, en se disant d'avance de n'accuser ni l'autre ni soi-même : oui.

Si je lisais ces quelques lignes à des jeunes gens et des jeunes filles en leur précisant que ce Gustave Flaubert avait déjà écrit la première mouture de l'*Education sentimentale* et qu'il allait passer cinq années à composer *Madame Bovary* (roman paru en 1857), je ne crois pas que j'obtiendrais beaucoup d'écho. Si je leur tenais les propos que je vous tiens, il y a fort à parier qu'ils les mettraient sur le compte de la vieillesse et du ramollissement. Ils n'auraient peut-être pas tort.

— **Voilà un petit moment que vous improvisez vos variations sur le thème : *L'Amour, discours à la jeunesse*, et vous n'avez pas dit un mot du mariage et des enfants. C'est curieux.**

— C'est la peur.

— **La peur ? Ce doit être la première fois que j'entends ce mot dans votre bouche.**

— Si je n'en parle pas, ou si j'en parle peu, cela ne signifie pas que je n'ai pas peur. J'ai peur, comme tout le

monde. Si l'on n'avait pas peur, le courage ne serait pas une vertu. Et c'en est une, la première à mes yeux, avec la bonté. Ce qui ne veut pas dire que je me prenne pour un homme bon et courageux. Je n'ai pas cette prétention. Je n'ai pas plus de courage que la moyenne de mes compatriotes. Je suis seulement inconscient. Plus fataliste aussi. Autrefois, à Concarneau, en Cornouaille, les Arabes étaient beaucoup plus rares qu'aujourd'hui. Sinon, j'aurais cru volontiers que nous devions compter un mahométan au nombre de nos ancêtres. Je suis comme étaient mon grand-père paternel et mon père : un volontaire fataliste. L'honneur de l'homme est de tout faire comme s'il pouvait changer la face du monde et son destin, alors qu'au fond de lui il sait qu'il n'y peut pas grand-chose et sans doute rien. Au commencement de l'entreprise, on dit : « *Fais ce que doit, advienne que pourra.* » Et à la fin : « *Mektoub.* »

J'ai donc peur et, dans le cas présent, peur de choquer ceux que j'aime, peur qu'ils découvrent un parent, un ami, un père différent de celui qu'ils croyaient, plus enfermé dans ses jugements et plus solitaire encore qu'il n'est. Ainsi... je ne suis pas certain que le mariage et les enfants soient le couronnement normal de la passion amoureuse. Le mariage d'amour est devenu la règle. Quand il est réussi, rien ne l'égale. Demeurer accordés dans les joies et dans les peines, partager des désirs et des sentiments qui évoluent ensemble et s'adaptent pareillement aux différents moments de la vie, après les grands tumultes du cœur mêlés à ceux du corps, découvrir que les clés de la réussite humaine sont la sagesse et l'harmonie, ce sont les vœux que formulent tous les fiancés. Ils sont peu entendus.

Là comme ailleurs, la réussite est rare. Les élus se comptent. On peut avoir été des amoureux bénis des dieux au cours d'idylles fleuries de roses et de félicité, et mal

supporter la vie en commun à perpétuité. J'ai lu, je ne sais où, à je ne sais quelle époque, dans je ne sais quelle contrée, qu'on attachait l'un à l'autre les amants coupables d'adultère. Ils avaient voulu être ensemble. Qu'ils y restent. C'était la sentence. Elle constituait un horrible châtiement, affirmaient ceux qui la supportaient. Je veux bien les croire. L'habitude a tôt fait de devenir routine et la proximité contiguïté. La langue populaire les nommaient : les tue-l'amour. Le champagne est le vin des amants et leur pain de fantaisie. Les époux sont au vin de table et leur pain un pain de ménage, compact et serré. Les romans roses de nos grands-mères racontaient la rencontre, le premier émoi, les premières lettres, la cour et ses incertitudes, les séparations et la détresse, les retrouvailles et l'extase. Après, c'était fini. Le reste tenait en une ligne : « *Ils se marièrent, furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.* » Ce n'est pas si simple, ni si sûr. En un mot comme en cent, l'amour et ses ivresses ne préparent pas forcément à la vie conjugale, aux naissances et à l'éducation des gamins.

— Grave problème...

— ... et aussi délicat à traiter que les précédents.

— Pourquoi ?

— Ici, les idées générales sont un conglomérat de cas particuliers. Chacun a son opinion et elle varie au fil des ans. Quand j'étais adolescent, mon père, que j'aimais beaucoup, me parlait peu. Sans doute ne voulait-il pas passer son temps à me gronder. Il était instituteur et je ne flattais guère ses qualités professionnelles. Turbulent, bagarreur, distrait, grand lecteur de romans, j'estimais inutile de travailler en classe et d'apprendre mes leçons, ou de

m'appliquer sur mes devoirs à la maison. Je ne m'intéressais qu'à l'aventure maritime en solitaire (Gerbault, Slocum), la littérature, le football, le vélo, et voulais devenir journaliste comme Jules Vallès et Henri Béraud (le seul écrivain classé à droite dont nous avons les livres). Cette seule perspective mettait ma mère dans des rages blanches. Elle entendait mordicus que je devinsse maître d'école. Dans sa bouche, il n'était pas de plus noble métier. Quoiqu'elle se soit séparée de l'Eglise catholique, elle faisait du maître d'école l'égal du prêtre (quand celui-ci était un saint homme, digne de son apostolat, ce qui était rare) et du médecin (quand celui-ci n'était pas un charlatan, ce qui n'était pas plus fréquent)... Ce qui ne l'empêcha pas de m'envoyer à Nantes, chez un guérisseur qui prétendait soigner mon bégaiement par des applications de coton hydrophile imprégné de rayons, les soirs de pleine lune. C'était en 1932. J'avais treize ans.

Je répondais, buté, que je raterais tous mes examens et qu'à ma majorité, avant de tâter les journaux, je partirais au "Commerce". On appelait ainsi la flotte marchande, la marine de guerre étant la "Royale", la marine de pêche, la "Pêche", et la "Plaisance" la marine de plaisir. Mon père me regardait d'un œil noir et triste. Il disait :

— Tu as fini de répondre à ta mère ?

Parfois, il me filait une gifle que j'esquivais à demi. Le plus souvent, il me promettait de me caresser les fesses à la ceinture. Pour cacher son émotion, ma grand-mère prenait une prise de tabac supplémentaire. Sous le regard foudroyant de sa fille, elle se retirait dans sa chambre, digne sous sa coiffe blanche à la mode de la Forêt-Fouesnant, espérant qu'après sa retraite mon père ne mettrait pas sa menace à exécution. Ce qui se produisait le plus souvent.

Il s'ensuivait un long silence. Mon père le rompait bientôt. Il remarquait que je n'aurais pas besoin de faire d'effort pour être recalé à tous les examens — « *même*

celui de facteur » — où je consentirais à me présenter. Mes dernières notes étaient affligeantes. Celles-ci, que venait de lui communiquer le directeur, on ne pouvait les qualifier que d'exécrables. En conséquence, je serais privé de football jusqu'à la fin du mois et il envisageait de me faire tâter de la pension, au troisième trimestre.

— Bon débarras, disait ma mère.

Elle n'en pensait pas un mot. Le soir, lors de l'extinction des feux, à neuf heures et demi, elle venait m'embrasser au chevet de mon lit. A voix basse et inspirée, elle disait que j'étais un bon petit garçon, mais avec une tête comme celle de mon grand-père Ambroise. En me pétrissant les mains, elle ajoutait que le fond était bon. Un jour, je découvrirais la valeur de l'étude et j'y prendrais un plaisir extrême. Alors, tout deviendrait aisé. Je passerais mes examens comme en me jouant, sans mépriser pour autant les malheureux qui avaient échoué. Mon père demanderait une école à trois classes. Elle la voyait, avec des volets verts, une cloche au fronton, au milieu des roses trémières. Mon père serait le directeur et moi l'adjoint. Une jeune institutrice serait chargée de la troisième classe. Ma mère soupirait. A voix encore plus basse...

— Et si elle te plaisait, murmurait-elle...

Je pensais : « *Si elle te plaisait à toi...* » Je ne répondais rien. Je me demandais pourquoi mon père, le soir, ne venait jamais me parler. Même quand nous allions à la pêche tous les deux, dans la baie, sur le *Petit Von*, ou à la crevette, derrière le Quai Nul, il demeurait taciturne et lointain, lui si ouvert, démonstratif, enjoué, avec ses amis et connaissances, sachant mille choses que les autres ne connaissaient pas. Il les assemblait dans un ordre cocasse. Ses yeux pétillaient. Aujourd'hui encore, je vois ses rides en éventail, au coin de l'œil. J'entends sa voix, ménageant les silences pour aiguïser la surprise. Je me souviens de mon chagrin d'enfant. Pourquoi mon père ne me parlait-il

pas ? Je prenais des résolutions farouches. Quand j'aurais des gosses, je serais tout à l'opposé. Je leur parlerais, comme à des petits hommes, à des petites femmes. Je leur expliquerais tout : le mouvement des marées, la rotation des vents, le manège des saisons, la beauté de la mer vers les îles quand on la regarde du rivage, l'émotion quand le phare de la Croix s'allume et qu'on vient du large, poussé par le dernier souffle du vent qui meurt...

Toute ma jeunesse, je me suis répété mes promesses. Quand ma première fille est née, j'étais en prison. Après, je ne me suis pas occupé d'elle. Je m'étais séparé de sa mère. La petite vivait chez mes parents. Elle était devenue la fille qu'ils n'avaient jamais eue. Je n'ai guère été plus présent avec mes autres enfants. Journaliste, reporter, commis-voyageur en écriture, n'est pas un travail de père de famille. J'étais souvent absent. Je travaillais beaucoup. Je bringuais pas mal, à la cornouaillaise. Je ressemblais à Julien, un marin de mon oncle Yvon Le Guerneq, patron de la *Marie*, dont il disait : « *Bon marin en mer, mais la terre lui est funeste.* » Quand j'accostais, après l'océan du boulot, la terre m'était souvent funeste. *Mea culpa, mea maxima culpa...* Le résultat, c'est que j'ai peu élevé mes gosses. Je n'ai pas été le père que je voulais être. Pour que vos paroles soient autre chose que des mots, il faut être à côté d'eux, suivre leur croissance, pas à pas, en cochant leurs tailles sur le chambranle de la porte, les aider sans les chaperonner, les connaître sans les observer, être selon les heures, le copain, le complice, un grand frère, l'entraîneur de foot, à vélo le capitaine de route, sans cesser d'être le père, celui qui est capable de morigéner et de féliciter, de punir et de récompenser, de protéger, de bercer, de consoler, sans oublier, un seul instant, qu'on n'élève pas un garçon avec seulement des caresses et des pardons.

Il est beaucoup plus facile de faire un enfant que d'être son père. Par intuition, observation, lectures, je savais ce

que j'aurais dû faire. Mais je ne le faisais pas. Je ne pouvais pas le faire. J'étais trop souvent absent. Quand je rentrais, ce ne pouvait être que la fête. Je ramenaient des cadeaux. Je racontais des histoires. Ce n'était pas le moment de parler des carnets. Ceux des garçons n'étaient pas meilleurs que les miens. Quand j'étais là :

— Faites moins de bruit, disait ma femme, votre père dort... ou il travaille.

Les journaux du matin se font le soir. Je rentrais tard. Les gosses étaient couchés. Les journaux du soir se font le matin. Je partais très tôt. Réveil quatre heures et demi. La smala dormait encore. Ça nuit aux échanges...

Le journalisme tel qu'il se pratiquait, en tout cas dans les journaux où j'étais, ne respectait ni dimanche ni congés. Un coup de fil et l'on partait dans l'heure. La valise était toujours prête. Je fus envoyé au Congo, la veille d'un grand départ en vacances. Nous l'avions préparé depuis des mois. Tout était arrêté, le wagon-lit, le dîner au champagne rosé tandis que la nuit tombait sur la campagne de Paris. Comme les autres années, les garçons se seraient mis sur leur trente et un : blazer bleu marine, chemise blanche, nœud pap, culottes grises. Ma petite fille aux joues rondes porterait la robe rose où elle est encore plus mignonne, et ce n'est pas peu dire. Leurs visages émerveillés me feraient oublier mes manques. J'aurais été le Père Noël. En dix minutes, il ne restait rien de ces petits bonheurs. Les déceptions que j'allais provoquer me tordaient le ventre. Je n'en ai rien laissé voir. Je n'ai pas protesté. L'idée ne m'en est même pas venue à l'esprit. C'était mon boulot. Je devais l'accomplir.

Le travail était la religion de ma famille. Loin de le considérer comme une punition, la sanction du péché originel, ma mère, qui aimait tant se référer aux Ecritures, en parlait comme d'une bénédiction divine. « *Le travail nous ennoblit* », disait-elle, et le regard qu'elle levait vers les

cieux se chargeait de reconnaissance. Mon père approuvait. A chaque rentrée scolaire, il répétait à sa nouvelle classe la formule qu'il avait dite aux précédentes, et qu'il redirait aux suivantes :

— Le travail éloigne de trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin.

Il y avait un rien d'emphase dans sa voix. Comme il était l'homme le plus modeste que j'ai connu, il ajoutait aussitôt :

— Ce n'est pas de moi, c'est de Voltaire. Dans *Candide*. Plus tard, si vous aimez lire, vous y trouverez beaucoup de plaisir. Il est hélas à redouter que vous ne demeuriez fidèles à *Bibi Fricotin*.

Je n'invente rien. Je l'ai entendu de mes oreilles. Je fus, une année, l'élève de mon père. Ce ne fut pas l'année la plus agréable de mon existence. De la sienne non plus, à ce que j'ai cru comprendre.

Par une de ces bizarreries que la vie nous ménage et qui sont un de ses charmes, sorti de la guerre l'homme retint l'enseignement que l'enfant avait refusé d'entendre. Il apprit difficilement ce qu'il aurait su sans effort, et des bases irremplaçables lui manquèrent toujours. Il se jeta dans le travail comme dans une mer de ressac, en inventant sa nage pour atteindre le quai. Sans relations, sans formation, sans métier, pour survivre d'abord, pour faire vivre les miens ensuite, j'ai accepté tous les boulots. Plus tard, pour acheter la maison où mes beaux-parents nous avaient accueillis, permettre à mes parents d'acquérir la leur, faire construire mon premier bateau, vivre sans dettes, ma hantise, j'ai doublé, parfois triplé mon salaire par des besoins de complément. Cette activité forcenée enchantait mon père. Dans les dernières années de sa vie, nous étions devenus père et fils. Quand il venait à Paris, je l'emmenais déjeuner chez Flo, passage des Petites-Ecuries, pour me rehausser. J'y avais écrit un roman, *Deux femmes*, paru en

feuilleton dans *Paris-Presse*, toutes les après-midi, de 15 heures à 18 heures, après le coup de feu. J'étais connu. Mais aussi pour lui plaire. L'Alsace l'enchantait, les costumes traditionnels, la propreté et la beauté des villages, Erkmann et Chatrian, l'Ami Fritz — « *quand nous ferons la vraie paix, ce sera le cœur de l'Europe* », disait-il —, les salades aux fromages, la carafe de riesling... Il commençait pourtant par des petites huîtres dodues, qu'on appelle aujourd'hui papillons, suivies d'une blanquette à l'alsacienne. C'est là qu'il me dit, un jour, avec l'accent breton qui chante encore en moi :

— Maintenant, je peux partir tranquille... Je sais que tu vas t'en tirer et que les petits ne manqueront pas de grand-chose... On a tellement eu peur, ta mère et moi, que tuournes bon à rien... Faut comprendre... A part ton oncle Jules, le correspondant de *l'Ouest-Eclair*, personne ne s'était lancé dans les journaux, à l'abordage... On en a tant connu qui croyaient qu'ils allaient réussir à Paris parce qu'ils avaient épaté le Passage-Lanriec... Mais je t'ai vu à l'ouvrage... Tu ne ménages pas ta peine, ni ton temps... Quand on est travailleur, acharné travailleur, et qu'on fait bien son métier, quel qu'il soit, avec conscience, on ne risque rien... On peut aller partout... Même ton ennemi te respecte... Le travail éloigne de trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin...

Pauvre père. Il avait les larmes aux yeux. Le riesling n'était pas seul en cause. Jamais je n'avais reçu de pareils compliments, surtout venant de lui. Même si je les savais outrés, même si je savais mieux que quiconque que je n'étais pas devenu cet homme de labeur et de devoir dont l'opiniâtreté calmait ses tourments, j'étais touché. J'ignorais alors que, pour un père de famille, le travail n'a pas que des vertus. Il accapare un temps qui ne reviendra pas et que l'on aurait dû accorder aux siens. C'est une sorte de drogue qui mure, qui assèche, qui isole, qui enferme...

— Si cela est, j'en connais beaucoup qui ne sont pas drogués.

— C'est vrai aussi. Personne n'est parfait. Il n'en reste pas moins que le travail, l'obsession du travail, le travail qu'il faut faire et qu'on doit toujours faire, est une drogue destructrice des petits bonheurs et de la vie. Elle s'exprime par une petite voix lancinante qui s'élève dès que le repos commence : « Je perds mon temps. » Aujourd'hui, je m'en veux d'avoir cru que je gagnais mon temps en écrivant des romans films à Megève ou à Aix-les-Bains (j'ai même écrit *Le blé en herbe*, d'après Colette, quelle honte !), une "analyse spectrale" du Japon (*Le Japon à l'ère américaine*), où je n'ai jamais mis les pieds, à Concarneau, *Mon après-guerre* sur la côte turque, à bord de *l'Homme tranquille III*, au lieu de le perdre avec mes gosses... Je croyais que j'avais accompli l'essentiel quand j'avais assuré la matérielle. C'était une vieille loi de vie, transmise du fond des âges, par des générations et des générations de laboureurs de la terre et de laboureurs de la mer. Les hommes ne comptaient que sur eux-mêmes et le travail pour affronter l'océan, la nuit, le vent, la brume, la neige, les roches, les caprices du poisson et ceux plus graves des mareyeurs, les hivers glacés, les étés brûlants, les maladies des bêtes, l'épidémie des plantes, sans parler des feux, des orages de grêle qui vous couchaient un champ de blé comme un champ d'hommes sous la mitraille, les invasions, les guerres, civiles et de religion... les pires, surtout quand on les perd... les accidents qui vous rendent temporairement à charge des autres, quelle humiliation !, la mort qui vous rend définitivement inutile, sauf en cas de pension, le bonheur dans le malheur. Jamais un moment de répit, sans souci ni angoisse. Quand c'était l'embellie, on redoutait les retournements du sort. Lorsqu'ils se produisaient, on craignait qu'ils s'aggravent. Dans l'insécurité

perpétuelle on ne pensait qu'à donner un toit et du pain avec un bout de lard à la femme et aux petits. L'éducation, c'était la mère. Le père, son contrat était autre. S'il le remplissait, la Providence lui donnait son quitus. Toutes proportions gardées, sans avoir jamais subi le centième de ce que ces hommes durent affronter, leur sang coule dans mes veines. J'ai chaussé leurs sabots. Je suis sorti de ce moule. J'ai cru avoir fait le principal en assurant d'abord et surtout le gîte et le couvert, la chaleur l'hiver, les vacances l'été et la sécurité en toute saison. Parfois j'espérais vaguement que certains de mes comportements pourraient servir d'exemple. Je n'en étais pas sûr. Selon la situation, les qualités se transforment vite en défaut. Par exemple : la ténacité devient l'obstination. Bref, je n'ai aucun titre à parler de l'éducation.

— **Admettons. Cependant, vous n'êtes quand même pas sans réaction devant la situation actuelle. Quand vous lisez ou entendez les débats qui se multiplient sur la démission des parents, le marasme scolaire, le désarroi des maîtres que l'on a conduits ou qui se sont eux-mêmes conduits dans une impasse, la désobéissance admise à l'école — entraînant sa fille naturelle, la violence —, la drogue, terreur de tant de familles, la délinquance, le chômage des jeunes etc., vous n'êtes pas sans réaction...**

— Non. Je ne suis pas totalement aplati. Seulement, et je vais vous surprendre en vous confiant cela sous le sceau

du secret, je suis comme Lénine. Vous savez qu'il devint célèbre en 1902 en publiant un livre qui s'intitulait : *Que faire ?* C'est la question que je ne cesse de me poser, mais sans espoir de trouver la notoriété. Que faire ? A moins d'une profonde révolution nationale qui serait conduite d'une main ferme, durant plusieurs générations contre — attachez vos ceintures — contre le pouvoir de fait abandonné à la pieuvre bancaire, le capitalisme sans frontières, les trusts anonymes et vagabonds, les groupes de pression et d'influence mondialistes... contre la soumission permanente du régime politique aux avancées scientifiques et technologiques... contre l'hédonisme général et son exploitation mercantile... contre le "laisser-faire-laisser-aller"... contre le naufrage dans l'illusion égalitariste, savamment entretenue par les illusionnistes... contre la Déclaration des droits de l'homme sans Déclaration des devoirs... contre l'évolution moderne des esprits qui nous fait passer insidieusement de « *Je pense donc je suis* » à « *Je jouis donc je pense* »... contre... contre... contre... sans une rupture totale avec les forces gigantesques qui nous détruisent, nous poussent et nous entraînent, je ne vois pas comment la France se désengluera de la décadence molle où elle s'enfonce.

Mais, en même temps, je ne vois pas comment votre génération, c'est-à-dire celle de mes enfants et les générations qui vont suivre, réussiront à construire cette révolution nationale qui porterait au pouvoir une élite populaire. Certes, la réussite du Front national est encourageante. Elle rappelle opportunément aux hommes de peu de foi que rien n'est jamais perdu. En 1896, quand Théodor Herzl publie *l'Etat juif*, combien de Juifs croient à l'établissement d'une nation juive en Palestine, reconnue par la quasi totalité des pays de la Terre, et sans qu'ait été annoncée la venue du Messie ? Je parlais de Lénine. En 1902, au moment de *Que faire ?*, qui peut imaginer qu'une poignée d'intellectuels, devenus des révolutionnaires profession-

nels, va jeter bas l'empire des Tzars, pour fonder l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques — laquelle va faire trembler le monde entier pendant soixante-dix ans, avant de s'effondrer, dans la poussière, comme une ville de bois rongée par les termites. Faut-il que Jean-Marie Le Pen ait exprimé les vérités essentielles qui permettent au peuple d'une nation de ne pas disparaître pour que ses dons d'orateur et de *debater* lui aient permis de créer la seule force nationaliste d'Europe et de l'imposer au cœur de la politique française ? Néanmoins il n'est pas niable que les vents qui soufflent sur notre sol et sur tout le vieux continent nous sont hostiles. Les puissances mondialistes qui ont commencé de nous écraser sont considérables. Comme je ne suis pas voyant, je ne distingue pas l'événement, ou la série d'événements, qui permettront au pot de terre (natale) de triompher du pot de fer et de renverser le courant. Mais c'est la condition du salut.

La crise de la jeunesse que vous évoquez n'est qu'une des conséquences de la crise de société et de la crise de civilisation qui frappent notre siècle. On parle de la « *démision des parents* ». Elle n'est que le reflet d'une démission générale. Les parents ne sont ni des saints ni des héros. Rares sont ceux qui ont des principes et qui s'y tiennent. Plus rares encore sont ceux qui ont le courage de construire leurs familles à l'écart des modes, et parfois contre elles. Il faut une foi profonde, une confiance sans faille aux vérités essentielles, un courage de tous les instants pour ne pas céder à la douce petite voix des abandons raisonnés qui susurre, à l'oreille, aux moments des faiblesses et des doutes : « *Ai-je raison d'élever les gosses à contre-courant ?* » Pourquoi les parents se sentiraient-ils responsables dans une société où l'irresponsabilité est la règle et le signe de la réussite ? Plus vous êtes élevés dans la hiérarchie sociale et politique, plus vos responsabilités sont grandes, et plus vous êtes intouchables. Le père et la mère sont, en principe, au sommet de la famille. Ils ne sont

donc responsables de rien. Tout est toujours de la faute des autres : c'est la morale-réflexe de l'individualisme vécu en meute. L'Armée n'existe plus que le 14 juillet ou en casques bleus. Sauf dans quelques tribus rétrogrades, les vertus militaires, l'honneur, le courage, la discipline, le silence, l'obéissance, sont tombées en désuétude. A l'exception des réfractaires qui continuent de s'engager dans les paras, le soldat n'est toléré que sous la forme de l'agent secret, à condition que ses exploits soient connus, ou du combattant sans uniforme qui n'obéit qu'à sa loi morale, ne frappe que les abominables nazis, comme il veut et uniquement quand ça lui plaît. Il est difficile de s'en servir comme référence dans la formation des gamins.

Les secours que les parents peuvent attendre de l'Eglise moderne ne sont guère plus substantiels.. Elle est devenue tellement permissive... Un robinet d'eau tiède coule dans ses bénitiers. Elle ne récompense plus les élus. Elle ne punit plus les méchants. Il suffit d'acheter une pochette surprise pour gagner le paquet cadeau : les indulgences. Personne n'est plus frappé de terreur. Vous souvenez-vous du tableau de Pierre-Jean Laurens : *L'excommunication* ? Robert le Pieux est tassé sous sa couronne et sur son trône. Il a laissé échapper son sceptre. Berthe, son épouse, la veuve du comte de Blois, est effondrée sur la poitrine royale. A terre, un cierge fume encore. A droite, le légat du pape et ses acolytes s'en vont, le visage hautain et fermé. La sentence vient d'être rendue. Robert le Pieux avait tenu un des enfants de Berthe sur les fonts baptismaux. Ils étaient considérés comme parents, ce qui suffisait à interdire leur mariage et à les excommunier s'ils passaient outre. Je n'ai jamais oublié cette image. Depuis l'enfance, elle figure dans mon musée personnel. Mais aujourd'hui, à qui peut-elle faire peur ? Que signifie l'excommunication quand des ministres et des chefs d'Etat avorteurs siègent à la table des évêques ? Les damnés ne se tordent plus en hurlant dans les flammes de l'Enfer. D'ailleurs, il n'existe

plus d'autre enfer que le Front national où l'on peut rencontrer le Diable, le seul diable qui ait résisté à la laïcisation générale : Jean-Marie Le Pen.

L'Eglise moderne est une auberge espagnole. On n'y trouve que ce qu'on y apporte. Il ne faut pas espérer y acquérir ce qui manque le plus : le sixième sens de l'homme, celui du surnaturel, très atrophié par les temps qui courent. Pour les aider dans leur tâche, les parents ne peuvent plus compter sur le catéchisme, tant il est évolutif et à catholicisme variable. La mort est occultée. Il suffit de payer ses obsèques à l'avance et à la Norwich Union pour que youpi ! tout baigne. Dans la panoplie à la mode, la notion du mal a disparu. Jadis, nous n'étions pas meilleurs, mais nous savions que nous étions de misérables pécheurs. Nous ne perdions rien pour attendre. Avec les Dix commandements, un Notre Père et une torgniole au bon moment, pour l'essentiel, tout rentrait dans l'ordre. Désormais, les parents sont seuls, sans recours, dans un monde mercantile où l'enfant est roi parce qu'il est le roi des clients. Nous l'avons déjà dit. Son bonheur dépend de la bourse des parents. Les mamans ne peuvent que céder.

— Alors, il n'y a rien à faire ?

— Je ne vois que des solutions individuelles et les vertus contagieuses de l'exemple. Il me semble aussi que les enfants de familles nombreuses se tiennent mieux que les autres. Sans doute parce qu'ils échappent, dès les commencements, à l'ivresse grisante (et destructrice) de se prendre pour le nombril du monde... Il faut aussi compter sur les caprices de la vie, le hasard, les paradoxes, les surprises. Nous ne sommes assurés que de mourir. A côté de cette certitude, les règles les mieux établies ont leurs exceptions. Elles peuvent être nombreuses et cruelles. J'ai connu des familles où les pères étaient des poivrots, flam-

beurs et mange-bazar, physiquement et mentalement incapables de résister à la chopine, aux rêveries Perrette modèle Longchamp-Vincennes, et de mettre un sou de côté. En général les mères étaient de meilleure étoffe, épuisées par les grossesses à répétition mais acharnées à sauver la smala de l'Assistance. On en voyait beaucoup cependant qui tétaient le Corbière au goulot et servaient de paillassa au quartier. Misère humaine... Eh bien, dans cette détresse, les gosses pouvaient se révéler admirables. Les aînés aidaient les cadets. Les costauds protégeaient les faiblards. Quand il y en avait pour un, il y en avait pour tous. Avec l'aide d'un voisin, d'une visiteuse des taudis, d'une sage-femme, d'un instit, les saints laïcs ça existe, d'un curé, les mouflets finissaient par sortir du cloaque. Au final, ils arrivaient même à assister leurs vieux indignes et à les empêcher de crever dans le ruisseau, la gueule ouverte... A l'opposé, nous avons tous connu de non moins admirables parents qui trimaient jour et nuit pour que leurs moutards ne connaissent pas ce qu'ils avaient connu. Rien n'était trop beau pour ces petits trésors. Chaque rentrée des classes les trouvait équipés à neuf, fringués fashionnables avec des gibecières en cuir de Russie pour rafler tous les prix, les bons points, les médailles, les lauriers. Ils avaient droit à des écoles spéciales et aux leçons particulières dans les matières où ils n'accrochaient pas, c'est-à-dire toutes. L'hiver ils reprenaient des forces à la montagne et l'été le bon air à la mer. A la moindre contrariété ombrageant l'œil de ses pendants, la maman aux alarmes dépensait des fortunes chez les sommités pour des ordonnances à rallonges alors que la cure à cul nu du bon docteur Panpan aurait largement suffi à juguler le mal. Naturellement, au bout de tant de sacrifices, les fillettes tournaient pétasses et les gamins malfrats. Sans succès, car il est encore plus difficile de réussir dans la truanderie que dans l'honnêteté. C'était la morale de l'histoire, bien consternante par ailleurs. Ne montre-t-elle pas par l'exemple que l'exemple

n'est pas la clé universelle de l'éducation ? Ne nous enseigne-t-elle pas, à mi-voix, à demeurer modestes dans nos démonstrations ? Dans la famille de mon père, le maître mot était : « *Aide-toi.* » La suite s'entendait. Mon oncle Ambroise, personnage qui aurait pu sortir de Jack London, en avait fait le nom de son thonier, l'*Aide-toi*, un sloop à tape-cul le plus rapide de la flottille. Il disparut en septembre 1930, dans la grande tempête atlantique. Nous vîmes, un soir, l'*Aide-toi* passer lentement devant le musoir de la digue, dans un silence de mort, avec son grand mât cassé, un drapeau noir en berne accroché à un espar, et les survivants debout sur le pont, tête nue. Quelque soin qu'on ait mis à s'aider, il arrive que le ciel soit aux abonnés absents. Il a tant à faire, le pauvre. En outre, ses desseins sont impénétrables. Peut-être aussi qu'on n'a pas su le prier comme il aurait fallu.

Vous m'avez entraîné sur des chemins minés, mais j'irai jusqu'au bout de mes ridicules. Même si le ciel ne nous répond pas, ou si nous n'entendons pas sa réponse, ou si nous ne voulons pas l'écouter, je continue de croire que seules la famille, l'école, la société, la civilisation et la religion sont, avec l'aide de la Providence, capables de rendre le mauvais moins mauvais et le bon meilleur. Cette naïveté, je la dois sans doute à Victor Hugo. Dans nos milieux, il est de bon ton de s'en moquer et il faut bien reconnaître qu'il n'a pas lésiné dans la cornichonnerie et le boursoflé. La sottise en alexandrin est encore plus insupportable qu'en prose. La moquerie et le rire ne m'ont pourtant pas empêché de l'aimer. J'éprouve pour Hugo ce que sentait le cher Drumont quand il écrivait :

Victor Hugo est debout au milieu de ce siècle, comme ce Napoléon dont il nous a montré jadis l'imposant fantôme obsédant sans cesse ses méditations solitaires. C'est lui qui nous a procuré, aux heures juvéniles, les premières et les plus vives sensations ; il a peuplé notre imagination d'images, de souvenirs, de formes colorées, et l'influence

qu'il a possédée est telle que si nous ne pensons pas toujours avec lui, nous nous exprimons à chaque instant par lui... Une idée personnelle nous vient et, par une opération d'une rapidité inouïe, elle évoque soudain un vers de Victor Hugo. Dès qu'un vers nous est revenu, les autres s'élancent de notre mémoire en chantant et en battant des ailes comme une nichée d'oiseaux qui s'envolent tout à coup, avec des pépiements joyeux, dès qu'on a remué une seule branche...

Ainsi, en parlant de la société façonnée par la famille, l'école, et toute imprégnée de christianisme même dans les foyers où l'on ne s'agenouillait plus, les vers des *Pauvres gens* me sont remontés au cœur avec une « *rapidité inouïe* » :

... *Et dehors, blanc d'écume,*
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

A terre, heureusement

... *La cabane est pauvre, mais bien close.*
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.

Quoique plusieurs fois mère, Jeannie, la femme du pêcheur, vient de recueillir deux orphelins. Elle les a cachés dans le lit clos et attend le retour de son mari, qu'elle redoute. Que va-t-il dire ? La vie n'était-elle pas assez dure qu'il fallait y ajouter cette charge supplémentaire ? Voici son pas. Il entre. Angoissée, Jeannie lui raconte le nouveau drame de la mer, comme si elle n'avait pris aucune décision. Mais lui :

— *Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête.*
Nous avons cinq enfants, cela va faire sept.

Et d'ajouter :

Va les chercher...

— *Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !*

On pourrait faire une parodie à pleurer de rire, ne serait-ce qu'en s'appuyant sur la rime saugrenue : *faire sept* qui s'entend *fait recette*. C'est aussi dans ce morceau que se trouve le distique fameux :

... *Ces choses-là sont rudes,*
Il faut pour les comprendre avoir fait des études.

Mais je n'ai pas l'humeur au persiflage. C'est à cette société-là, humble et noble, que l'on serait fier d'appartenir. Ce sont ces vertus-là que l'on aimerait retrouver vivantes, pas sur les estrades des bateleurs, mais dans les cœurs et les mœurs. La France du père Hugo ressemble par plus d'un trait à la France populaire et rurale de ma petite enfance. Solide, dure au mal, âpre au gain, et pourtant généreuse et de cœur tendre, c'était la France de l'unité et de la diversité. L'unité dans le sang, l'héritage, le cimetière, les noms sur les tombes, l'éternel manège des saisons, la communauté des destins, la diversité par la personnalité de chacun que révélaient les surnoms, l'origine et le travail affichés par les costumes. C'était la France des uniformes civils et militaires. Ouvriers, marins, marins-pêcheurs, du Commerce ou de la Royale, paysans de Cornouaille, du Léon ou du Pays bigouden, tous avaient leurs habits de labeur et leurs habits de fête, leurs coiffures et leurs coiffes. Un recteur ressemblait à un curé. Il ne portait pas un complet pied-de-poule mais une soutane. Les sous-offs et les officiers n'avaient pas peur de se promener en tenue dans les rues. On reconnaissait un menuisier, un peintre, un boulanger, un cordonnier. Chacun avait sa démarche et son vocabulaire. Les comportements étaient rudes. Une poignée de main était une poignée de main. Un coup de poing était un coup de poing. On ne faisait pas semblant. Le coup de boule suivait, rapide, accompagné de la remontée foudroyante du genou vers les origines de

l'espèce, à la lorientaise. Des haines éternelles divisaient les familles. Si les enterrements duraient trois jours et si les mariages faisaient la semaine, c'était pour les réconciliations dans l'émotion et le chouchou. La vie était difficile, incertaine, menacée par le chômage, les rigueurs du temps, les accidents, la maladie, la vieillesse, la mort, mais la misère était digne. On ne se plaignait pas. On n'avait pas l'âme quémandeuse. Les maisons et la rue bourdonnaient de chansons. Tout le monde avait son succès. Mes parents se faisaient un peu prier, pour la forme, avant de moduler *Kenavo*, en duo. J'étais dans le bonheur. Mes tantes donnaient le signal des applaudissements. On disait, avec l'accent : « *Ceux-là, ils auraient pu faire une carrière, doués comme ils sont.* » Nous avions du savoir-vivre. C'est ce qui m'épate le plus quand j'égrène le chapelet des souvenirs : la politesse. Elle semblait acquise, naturelle. S'effacer, se découvrir, attendre son tour, ne pas interrompre une grande personne, les couches les plus populaires pratiquaient d'instinct cet art de vivre qui facilite tellement la vie en commun. Je ne voudrais pas dérouler dans l'idyllique. Sous le vernis, la brutalité et la cruauté ne sont jamais très loin. L'autorité est toujours redoutable quand un imbécile l'exerce sans contrôle. L'époque croyait aussi qu'il fallait élever les gosses à la dure. Il y avait des abus. La vie des mousses et des apprentis tiraient les larmes des mamans. C'était l'époque. On se méfiait de l'étranger mais il n'y avait pas de clé aux serrures ni de chaîne aux vélos. Je parle d'un monde englouti. Quand je m'aventure dans les transports en commun, épreuve qui appartient au parcours du combattant, je rencontre de plus en plus de hordes sauvages en razzia dans le *no man's land*, et de moins en moins de familles civilisées. D'où l'émotion que je ressens en évoquant *Les pauvres gens*. Les vieux croûtons ont la mie tendre, vous savez bien.

— **Et vous comptez sur la politique pour rétablir cet ensemble famille, école, société, civilisation, religion ? Comme Maurras, vous continuez à répéter que le désespoir, en politique, est une sottise absolue...**

— Je fais comme si... Il n'est pas certain, du reste, que Maurras ait cru dur comme fer à sa formule. En 1950, du bagne de Clairvaux, il écrivit une lettre à Pierre Boutang. Permettez que je vous lise cet extrait :

Nous bâtirons l'arche nouvelle catholique, classique, hiérarchique, humaine, où les idées ne seront plus des mots en l'air, ni les institutions des leurres inconsistants, ni les lois des brigandages, les administrations des pilleries et des gabegies — où revivra ce qui mérite de revivre, en bas les républiques, en haut la royauté, et par-delà tous les espaces la papauté.

Même si cet optimisme était en défaut, et si, comme je ne crois pas tout à fait absurde de le redouter, la démocratie étant devenue irrésistible, c'est le mal, c'est la mort, qui devaient l'emporter, et qu'elle ait eu pour fonction historique de fermer l'histoire et de finir le monde, même en ce cas *apocalyptique*, il faut que cette arche franco-catholique soit construite et mise à l'eau face au triomphe du Pire et des pires.

Elle attestera, dans la corruption universelle, une primauté invincible de l'Ordre et du Bien. Ce qu'il y a de bon et de beau dans l'homme ne se sera pas laissé faire. Cette âme du bien l'aura emporté, tout de même, à sa manière, et, périssant dans la perte générale, elle aura fait son salut moral et peut-être l'autre. Je dis *peut-être*, parce que je ne fais pas de métaphysique et m'arrête au bord du mythe fondateur, mais non sans foi dans la vraie colombe, comme au vrai brin d'olivier, en avant de tous les déluges.

Le vieux lutteur inentamable, inentamé, qui n'attend plus que la fin physique au fond de sa prison où l'a condamné pour la vie la première bande des Quatre : gaullistes, communistes, socialistes et démocrates-chrétiens, redoute donc le triomphe de « *la démocratie, devenue irrésistible* », c'est-à-dire de la mort. Mais dans cette éventualité « *qui n'est pas tout à fait absurde* », il continue à bâtir l'arche catholique, classique, hiérarchique et humaine, les républiques en bas, la royauté en haut et la papauté au-dessus, qui, grâce à la vraie colombe et au vrai brin d'olivier, nous sauvera de tous les déluges.

A des années lumière du génie — nul n'en est plus conscient que moi, croyez-le — je m'applique à suivre les injonctions de Maurras. Je bricole mon canot de survie. Il pourrait être attaché au service de l'arche. J'essaye d'aider à défendre ce qui doit être défendu, et à construire ce que nous pouvons encore construire. Mais plus que d'instruire une fois encore le procès de la Démocratie, où l'on ne peut qu'ajouter en moins bien ce qui a déjà été dit, ce qui me paraît primordial, c'est de savoir comment nous allons peser sur l'avenir de notre patrie. Nous voici revenus à *Que faire ?* Que faire et comment faire pour prendre le pouvoir ?

A ceux qui rêvent encore de l'homme à cheval, je réponds. Nous possédions l'armée la plus fringante d'Europe, la mieux aguerrie, politiquement formée, et nous n'avons pas été fichus de réussir le putsch militaire un instant caressé. Il est vrai que nous avons contre nous M. Malraux, dont l'emphase oratoire faisait les cœurs d'airain, et M. Debré Michel, résolu à mourir à pied, et en voiture. Mais les lions indomptables de cette farine ne manquent pas non plus aujourd'hui alors que nous n'avons plus d'armée. M. Chirac a congédié les soldats. Le général Boulanger est mort pour sa maîtresse et le général Challe dans son lit.

L'histoire récente nous enseigne que le coup d'Etat par complot est le monopole des loges maçonniques et d'autres forces occultes ou à demi-occultées, de préférence à fortes assises mondialistes. Suivez mon regard... Nous n'avons pas le profil.

Reste la restauration de la monarchie. Revenus dans les fourgons de l'étranger et imposés par lui, Louis XVIII, plus Charles X, plus Louis-Philippe, dont M. Balladur nous ramène l'image, n'ont tenu que trente-trois ans, à trois. Ce n'était pas suffisant et deux de leurs échecs, en 1830 et 1848, furent lamentables. On a beaucoup reproché au comte de Chambord le drapeau blanc et d'avoir préféré son honneur aux compromissions. Le comte de Paris ne fut pas plus heureux, qui acceptait le drapeau tricolore et ne répugnait pas aux compromissions. Je ne voudrais, pour rien au monde, être désagréable au dernier carré des maurrassiens et royalistes divers, les uns les autres naturellement divisés en chapelles et en familles. J'y connais trop d'hommes et de femmes de grande qualité. J'y compte trop d'amis. Et la dernière adresse du comte de Paris sur l'Europe ne manquait pas de hauteur. Mais, dans l'état actuel des êtres et des choses, des habitudes, des mœurs, des situations acquises, de la perméabilité du peuple et des élites — ou considérées comme telles — je doute que le rétablissement de la royauté puisse changer le cours de notre destin.

Ce scepticisme vient sans doute de mon âge. Je suis d'une génération qui a vu l'effondrement de différents systèmes politiques dont certains s'affirmaient installés pour mille ans. C'était ce que prétendaient les prophètes du national-socialisme. Il aura duré onze ans, dont six d'une guerre qu'il aura fallu totale pour le vaincre. Je mourrai avec la conviction profonde que le héros de ce siècle, et la vraie victime, aura été le soldat allemand. L'hommage que lui rendit François Mitterrand, président de la République

française, restera comme la page d'honneur de son double septennat.

Cela est une autre histoire.

Nous avons assisté à l'anéantissement du national-socialisme, englouti sous les bombes et détruit au laser doctrinal, par cinquante ans de dénazification permanente, à la destruction du fascisme mussolinien par la défaite militaire, à la mort du salazarisme et du franquisme par celle de leurs créateurs. Unanime, le concert des voix politiques et morales s'est élevé pour prononcer leur condamnation sans appel ni nuance. Rien d'intelligent, de judicieux, de positif ne fut porté à leur actif. Les Grands Juges se refusaient même à admettre que le général Franco eût préservé l'Espagne de la Seconde Guerre mondiale, sauvé l'Europe du communisme en empêchant l'établissement d'une République soviétique à Madrid et, avant de mourir, rétabli chez lui la paix civile dans les esprits et les cœurs. Partout, le siècle s'est acharné à dénoncer les erreurs et les crimes de ces régimes dont la faute originelle était de ne pas avoir reçu le pouvoir du suffrage. Encore qu'Adolf Hitler ne fut nommé chancelier qu'après avoir obtenu la majorité au Reichstag.

Nous avons constaté la disparition des monarchies absolues en Europe. Celles qui demeurent ne sont plus que constitutionnelles, de tradition et d'apparat. Elles servent essentiellement à favoriser la vente des magazines en couleurs. Indifférente aux débordements de son chef de rayon, la vendeuse de Monoprix s'émeut aux adultères princières. La République égalitaire ne peut rien contre ces sentiments. On ne coupe pas la tête des rêves. En revanche, les familles royales sont sans grande influence sur la politique de leurs pays. Leurs ministres et leurs gouvernements ne dépendent pas d'eux, mais des avis contradictoires du peuple souverain, revus et corrigés par le gouvernement mondial. Les monarchistes doivent en prendre leur parti : désormais les royautés sont des démocraties couronnées.

Même le communisme, pour s'implanter, a pris le masque de la démocratie dont il était d'ailleurs l'enfant dégénéré. « *Le pouvoir aux soviets !* », vieux cri de guerre des bolcheviks, prétendait signifier : le pouvoir aux assemblées d'ouvriers, de paysans ou de soldats, dont les décisions sont prises à la majorité des suffrages. (En russe, bolcheviks signifie majoritaires.) En vérité, la dictature du peuple ne fut jamais que la dictature de ceux qui étaient devenus par l'intrigue, la force, la ruse, la menace, la mort et la terreur, les dirigeants du peuple. La constitution soviétique était une constitution démocratique. Mais elle n'était pas appliquée. Elle permettait aux Etats capitalistes, libéraux et démocratiques d'entretenir d'excellents rapports diplomatiques, économiques, artistiques, culturels, à l'occasion politiques, avec la plus effroyable dictature des temps modernes. Grâce à ces échanges de bons procédés, le communisme international apporta son concours à la victoire de la démocratie. En retour, quand la dictature communiste s'écroula, en URSS et dans tous les pays du glacis soviétique, la démocratie s'interdit toute croisade idéologique, avec procès de Nuremberg-bis, chasse aux sorcières, recherches et châtements de criminels de guerre et contre l'humanité.

Mère du communisme intrinsèquement pervers, fille reconnue des monarchies éclairées, la Démocratie est le système-étalon en dollar irradié, imposé à l'univers par l'oncle Sam. Nous ne sommes pas dupes de ses mirages. Nous savons que son libertinage n'est qu'un misérable sous-produit de la liberté. Nous savons que son sang charrie le virus du sida politique, destructeur des immunités nationales. Mais nous savons aussi que son principe de base, s'il est appliqué, peut offrir le remède de la résistance et de la guérison. En elle-même, l'élection n'est pas condamnable. C'est son truquage et les escroqueries qu'il permet qui le sont. La *vox populi* n'a pas fatalement raison. Elle n'a pas non plus automatiquement tort. Le choix des

hommes par le suffrage comporte beaucoup de périls. Celui par l'hérédité n'en est pas exempt — même si beaucoup de démocrates conséquents, sans doute persuadés du contraire, s'efforcent de transmettre à leurs héritiers leurs charges et privilèges.

Le choix des chefs et des sous-chefs par la voie autoritaire ne m'a pas paru très heureux. Le gouvernement des élites ? Oui, d'accord, mais qui les choisit ? J'ai des doutes. Cela tient à mes origines. Je suis un homme du peuple. Je ne trouve pas scandaleux qu'il soit tenu compte de son avis dans la conduite des affaires qui sont aussi les siennes. J'ai trouvé souvent plus de bon sens aux gens simples qu'aux esprits compliqués.

Les organisateurs du grand bonneteau électoral le savent. C'est pourquoi ils utilisent mille tours techniques et diableries pour piper le jeu. M. Tiberi fait voter les absents. Gaston Defferre faisait voter des morts. Je me demande s'il ne profite pas de la combine pour revenir faire un petit tour chez les vivants les jours d'élection. On appelle "dépouillement" la période qui suit l'ouverture des urnes et pendant laquelle les spécialistes dépouillent les naïfs qui croient à l'homme bon. Une bague en plomb, un doigt graissé, un crayon baladeur, un tampon caché suffisent à transformer une voix en un bulletin nul. Les communistes escamotent des urnes et les remplacent par d'autres préparées à l'avance. On connaît des experts en additions truquées et totaux pleins de fantaisie. Ce sont les farces et attrapes du suffrage universel.

Elles ne représentent que l'écume de la falsification. Il y a beaucoup plus grave. Depuis de nombreuses années, nous assistons à l'organisation de l'inégalité des candidats par le parti médiatique. A la radio, à la télévision d'Etat ou privée, dans la presse nationale et régionale, les candidats du Front national sont systématiquement décriés, attaqués, bafoués, dénigrés, diffamés, exclus du débat normal,

traités en citoyens de seconde zone, le tout au nom de l'égalité devant la loi et de la lutte contre l'exclusion. Tout cela est monnaie courante. Nous le constatons. Nous le déplorons. Nous protestons — la plupart du temps sans résultat. Et nous persévérons, contre vents, marées et injustice plénière. Nous nous accrochons. Nous sommes des milliers, des dizaines, des centaines de milliers à courir les boîtes à lettres pour y déposer des tracts, à coller des affiches, à faire les marchés, à vendre des journaux, à les écrire, à nous présenter aux élections, à faire partie des bureaux, à payer de notre personne, de nos deniers, de notre temps — ce que nous avons de plus précieux passé certaines limites — parce que c'est la seule chance qui nous reste, une toute petite chance, mais une chance, de conquérir le pouvoir — ambition haute — , de peser sur la politique de notre pays — ambition moyenne — , d'empêcher le pire, ou de le freiner — ambition basse, celle qui nous est tolérée pour l'instant.

Je conçois très bien que cette entreprise puisse sembler dérisoire, surtout à ceux qui ne font rien. J'admets parfaitement que certains, malgré les réserves présentées tout à l'heure, continuent à attendre l'intervention de Monk (ou Monck), homme de guerre et homme politique anglais (1608-1670), qui, après avoir servi Cromwell, assura la restauration des Stuarts. Il y a de très nombreuses façons de se rendre utile. Les uns préfèrent organiser des cycles de conférences sur les leçons des Capétiens. D'autres ne sortent pas de l'essentiel, qu'ils considèrent être la prière. Pour ma part, je ne puis faire comme si j'étais un autre. Le Taureau, mon signe, est celui de la terre. Je crois d'abord au sillon, aux idées simples, nées de l'examen des faits, avec, à leur berceau, la fée réflexion et la fée imagination. Voilà la mécanique de mon empirisme organisateur artisanal. Pour sortir de l'impasse actuelle, mieux vaut retenir du passé ce qui réussit que ce qui échoue. Je constate que l'action électorale est la moins mal adaptée à nos possibilités.

Elle nous a apporté des avancées comme nous n'en avons jamais connu en France depuis la fin de la guerre. Sans nous berlurer d'illusions, elle nous permet d'entrevoir des progrès, par étapes. Qui, chez nous, croyait à la réussite de Toulon, Vitrolles-en-Provence, Orange ou Marignane ? Nous sommes si marqués par le malheur que nous l'annonçons, comme pour le conjurer... Les prophètes de mauvais augure prévoyaient le feu de paille avant l'incendie, la faillite avant le bilan. En aura-t-il fallu du courage, de l'opiniâtreté, de la résistance, de l'intelligence à Mégret, Le Chevallier, Bompard, Simonpieri pour réussir à offrir à l'attention des Français ces vitrines exemplaires ?

Si Jean-Marie Le Pen n'avait pas donné au mouvement nationaliste français cet outil d'un rassemblement pour l'élection, formé, forgé, soudé, tendu par elle, il n'existerait plus que dans les banquets d'anciens combattants. Grâce aux suffrages, ce qu'ils s'époumonent à appeler l'extrême droite, dans l'espoir de lui nuire toujours davantage, est devenu le centre de la politique française. Les régionales et leurs turbulences ont fait du Front national l'arbitre et l'atout maître de la situation. C'est une chance. Devant la coalition de l'extrême gauche, de la gauche et du parti communiste, et la trahison en rase campagne des appareils parisiens du RPR et de l'UDF, jamais le pays n'a eu, plus qu'aujourd'hui, besoin du Front national.

— **Cette montée de l'extrême gauche, et de la gauche, vous l'aviez annoncée.**

— Oui. Je n'y ai pas eu grand mérite. Il ne fut pas besoin de dons particuliers pour lire dans le vol des oiseaux ou le marc du Bugey. Ouvrir les journaux suffisait. Ecrit à l'automne 1995, *Le retour des morts-vivants* rapprochait deux dates et deux faits. Le 13 mars 1993,

après dix ans de mitterrandisme absolu et des années de cohabitation chiraquienne, le PS avait connu un naufrage historique. Sur 282 députés socialistes, 215 avaient disparu par une nuit sans lune, dans une mer que l'on croyait sans fond. Sur le rivage battu par la tempête, les rescapés pleuraient et jetaient aux flots cruels des couronnes portant les noms des plus célèbres défunts : Roland Dumas, Michel Delebarre, Strauss-Kahn, Michel Vauzelle. Un journaliste, célèbre pour la pertinence de ses jugements, Jean-Marie Colombani, résumait la situation dans *Le Monde* :

La France de droite a voté à droite : ce tournant est sans doute aussi important que celui de 1981.

Cette phrase définitive ne comportait qu'une inexactitude et une erreur en deux lignes. La France de droite n'avait pas voté à droite, elle avait cru voter à droite. Le changement de 1981 avait duré dix ans. Celui-ci en ferait deux, à peine.

Le 7 mai 1995, la victoire historique de la droite n'était plus qu'un souvenir. Si Chirac était élu, de justesse (52,68 % contre 47,32 à Jospin), il ne devait sa victoire qu'aux voix de Le Pen. Ce qui ne l'incitait pas à présenter immédiatement sa démission — comme c'est bizarre... Et tout un chacun s'accordait à penser que si Jacques Delors avait pensé plus à la France socialiste qu'à ses rhumatismes, ce serait lui qu'on aurait trouvé à l'Élysée, ceint du grand cordon ombilical et républicain.

Comment cela avait-il été possible ? En décembre 1995, j'écrivais :

Même en nombre réduit dans les assemblées, la gauche et l'extrême gauche continuent d'être présentes partout. Là se trouve l'explication de leur rapide résurgence. Si les morts-vivants sont revenus si vite, c'est qu'ils n'étaient pas partis. Balladur et Chirac, même surfant sur les crêtes des sondages, se gardèrent bien de les attaquer, de leur reprendre

le terrain qu'ils continuaient d'occuper malgré leur discrédit électoral, de les éliminer des postes d'influence où ils avaient été placés et où ils demeuraient, l'arme au pied.

C'est peu de dire qu'une opération sérieuse de nettoyage contre la gauche, son idéologie et ses privilèges, ait été tentée. Il y eut des accords passés avec elle, des ententes, des complicités grâce au tissu conjonctif de la franc-maçonnerie. [...] En 1981, au Congrès socialiste de Valence, "Robespaul" Quilès, qui avait dirigé la campagne présidentielle de François Mitterrand, s'était écrié :

— Il ne faut pas dire : des têtes vont tomber, comme Robespierre à la Convention, mais dire lesquelles et le dire rapidement.

En 1993 et 1995, jamais la "droite" victorieuse n'aurait osé tenir de pareils propos. C'est qu'elle n'avait qu'un ennemi à abattre : Jean-Marie Le Pen. Tel était le contrat passé avec le B'naï B'rith. Il fallait le respecter. [...]

Nous voici au cœur du drame politique que vit la France. Celui qui permet de comprendre le rétablissement, la raclée en 1993 et l'impuissance de la "droite" au pouvoir malgré l'ampleur de la majorité parlementaire.

Celle-ci était énorme : 487 élus sur 577 députés. Viscéralement hostile à la proportionnelle qui ne permet pas de dégager des majorités de gouvernement, Chirac aurait dû être aux anges d'en posséder une aussi nombreuse. Non. Il renaudait — expression argotique venue de Renaudel (Pierre, Narcisse), vieux grognard socialiste qui n'était jamais content de rien et trouvait toujours à redire à tout.

Cette trop large majorité jaillie d'un vote réflexe contre la gauche mitterrandienne, la gauche-caviar, la gauche pétard, la gauche d'Urba, du fric et du fric-frac d'Etat, la gauche intello, lubéronne, deauvillesque, cosmopolite, showbiznessienne et trotskysée de surcroît, choquait les calculs du président du RPR devenu celui de la République et plus encore ceux de ses conseillers. Si soumise qu'elle fût à ce que Mme Annie Kriegel avait osé nommer

« *la police juive de la pensée* », si soucieuse qu'elle se montrât de sa réélection, unique objet de son assentiment et même de ses sentiments, cette chambre introuvable paraissait trop droitière à Chirac. Aussi, en avança-t-il le trépas, tout en regrettant de la perdre si vite. On sait ce que l'on quitte. On ignore ce que l'on va trouver... L'homme ne cesse d'être un inconnu que pour devenir un incompris.

Ce fut la dissolution, ce hold-up à l'italienne, où l'on voit des malfrats branquignols échouer lamentablement dans tous les casses qu'ils entreprennent. Le génial stratège précipita tout ce qu'il voulait empêcher. Juppé, le petit prodige, qui perdait sur chaque article tout en se croyant certain de gagner sur le tout, se retrouva en demi-disgrâce, à Bordeaux, banni de fait. Ballardur-Pasqua-Sarkozy, le trio infernal, que le fiasco du premier avait évincé de l'avant-scène, recommença à jouer les Pieds-Nickelés, en première ligne. Jospin et ses joyeux mirontons, Strauss-Kahn, Martine Aubry, Allègre, Gayssot, Chevènement, Ségolène Royal, Kouchner, rien que des vedettes, s'installèrent dans la cohabitation citoyenne jusqu'en 2002. Pour lui faire face, le grand parti unique dont rêvait le président Chirac se transformait en un morcellement de petits partis rivaux et jaloux : le parti Bayrou, le parti Madelin, le parti de l'Encornet, le parti Séguin, le parti Pons, etc. Il n'y avait que Tiberi qui se refusait à prendre son parti et à s'en aller. Il allait le payer cher. Enfin, funérailles et malédiction, pour mettre une dernière touche à ce tableau-catastrophe, le Front national que l'on avait tenté de faire oublier pour toujours en l'entourant du silence de la mort avant d'essayer de le discréditer à jamais en le couvrant d'injures et en le frappant d'interdits, surgissait, comme par un tour de magie blanche, incontournable, au cœur de la situation, au centre du jeu.

Au lendemain des élections régionales, ce phénomène devint si aveuglant que beaucoup d'observateurs ne le

virent pas. Séguin, lui, l'avait prévu. Coulant un lourd regard de crapaud-buffle en direction de l'Elysée, il avait mis la compagnie en garde :

— Ah, ah... On va solder les comptes de la dissolution, déclarait-il avec un rire qui lui montait du ventre.

L'avertissement résonnait comme un glas. Il annonçait l'échéance. Le vrai coupable allait se trouver confronté à sa responsabilité. Le temps de finir de compter les abstentionnistes qui ne voulaient plus compter et de soustraire de la droite impopulaire les voix de la droite populaire que l'on aurait fort bien pu additionner et M. Chirac risquait de découvrir le pire : un solde qui porterait un nom terrible, celui du Front national

C'est ce qui se produisit. Quand les fumées de la bataille commencèrent à se dissiper, les chiffres étaient là, définitifs. Il ne s'agissait plus de mots, de démonstrations en forme de pirouettes, de jongleries verbales, artificielles et théoriques. Il s'agissait de faits épais et compacts. Désormais, dans chaque province, l'électeur le moins formé aux raisonnements, ne pouvait pas ne pas toucher du doigt la réalité et c'était un bâton de dynamite. En Ile-de-France, en Provence-Alpes-Côte d'Azur, en Picardie, Languedoc-Roussillon, Midi-Pyrénées, Franche-Comté, Haute-Normandie, Bourgogne, Rhône-Alpes et Centre, chacun était pris à la gorge par la vérité des urnes : la minorité socialiste, communiste, trotskyste, verts, allait être aux commandes de la région pendant six ans, si les appareils parisiens du RPR et de l'UDF continuaient à exclure le Front national.

C'était simple et clair. Tu veux ou tu ne veux pas, comme Zanini et sa clarinette. Ou avec le Front. Ou sous les socialo-coco-gauchos.

Si les RPR-UDF acceptaient la main tendue sur le chômage, les impôts et la sécurité, ils conserveraient vingt régions, interjetaient appel de leur échec électoral aux législatives de juin dernier et rappelaient aux

Français que la coalition des droites, droite BCBG, droite populaire, demeurait majoritaire en France. Sur le papier tout au moins.

A l'opposé, si la stratégie suicidaire de Chirac était à nouveau imposée, si, malgré les protestations de la base militante, les appareils dirigeants de l'UDF-RPR, soumis aux ukases des associations B'naï B'rith et du Grand Orient, continuaient à exclure le Front national et à préférer le poing levé à la main tendue, ils livreraient à la minorité PS-PC-Verts-trotskyistes, une dizaine de régions françaises, trésor de guerre compris.

Tel était le choix que les élections régionales imposèrent brutalement aux partis de la minorité présidentielle. Tel est le choix qui continue à s'imposer à eux après l'élection législative partielle de Toulon.

Pour le public, ce tableau n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est ceci. Désormais personne ne peut plus ignorer, ou feindre d'ignorer, l'identité des forces engagées dans notre destruction programmée. Elles ne sont plus occultes ni camouflées. Les masques sont tombés. Le président de tous les Français est apparu à la télévision pour désigner le bouc émissaire : Le Pen. C'est déjà une première victoire. Dans ce genre de guet-apens, les puissances de mort préfèrent généralement avancer en oblique, dans l'ombre. Les voici, non seulement en plein jour, mais éclairées par la lumière blanche des projecteurs. Tout le monde les regarde. Tout le monde prend conscience du formidable arsenal de pressions conjointes dont dispose la ténébreuse alliance. En pleine lumière, les associations maçonniques juives ou non juives, les Eglises y compris l'Eglise des libres-penseurs, l'appareil de l'Etat, les oligarchies capitalistes et syndicales, le parti médiatique, les états-majors politiques, le faisceau des internationales attachées à la réduction de la France française, l'organisation révolutionnaire de la rue, se sont rassemblés pour

empêcher, ou essayer d'empêcher la droite majoritaire de battre la gauche minoritaire.

On croit rêver. Mais on ne rêve pas. Telle est la réalité, la banale réalité, le spectacle de la persécution quotidienne autorisée par la loi. Nous l'avons vue. Nous avons vu ces élèves, invités par leurs professeurs à sécher les cours — ils en savent assez comme ça — pour grossir les manifs en criant : « *Le Pen, une balle ! FN, une rafale.* », dans le temps où les autorités officielles condamnent l'usage des armes à feu dans les établissements scolaires. Il faudrait savoir ce que l'on veut. Où pourraient-ils s'entraîner, nos chers bambins, pour accomplir leur œuvre de justice et de salubrité publique ?

A Amiens, Lyon, Orléans, Rouen, Marseille, Toulouse, partout, nous avons vu des commandos de terroristes organisés, connus des services de police, autorisés par ceux-ci à pénétrer dans les parlements régionaux. Ne venaient-ils pas y porter la bonne parole ? S'ils insultaient les élus du peuple, c'étaient des élus du peuple national, condamné par le président Chirac. Aucune importance. S'ils les menaçaient de représailles, c'était pour le bon motif, pour qu'ils modifient leurs votes et que soient élus ceux que MM. Krivine, Hue, Hollande, Mamère, Léotard, Séguin et Sarkozy voulaient voir élire, pour que soient satisfaits les maîtres de MM. Jospin et Chirac.

Nous avons lu les journaux, entendu les radios, vu la télévision qui racontaient ces choses. Nous avons su l'hal-lucinant réseau de pressions, de mises en gardes et en demeure, de racolages, chantages, promesses, menaces, tissé par Paris pour faire plier la province au nom de l'égalité républicaine et de la décentralisation.

Plus je me pénétrais de ce spectacle surréaliste, plus se révélait le mépris dans lequel ce régime issu du peuple tient le peuple, plus je mesurais la disproportion de nos forces, plus je me répétais :

— Nous avons choisi le bon chemin. Si nous les mettons dans cet état, si nous les faisons délirer à ce point avec 15 % des suffrages, que sera-ce quand nous en serons à 20 % et davantage. Il n'est plus illusoire de l'imaginer. La stratégie du Front national avait ébranlé les troupes de l'UDF et du RPR. La stratégie chiraquienne les a révoltées.

— N'avez-vous pas craint un mai 68 en avril 98 ?

— Non. En mai 68, la gauche française voulait le pouvoir. Le général de Gaulle avait maté l'armée rebelle et résolu le problème algérien par la capitulation. Mitterrand et Mendès n'en avaient plus besoin. Ils n'attendaient que l'occasion de se débarrasser de lui. La Sioniste connexion avec, sur les barricades, la fine fleur de l'extrême gauche cosmopolite : Cohn-Bendit, Bensaïd, Geismar, Goldmann, Grumbach, Kahn (Pierre), Krivine, Lévy (Benny), Schalit, Weber, la leur fournit. Le coup échoua. Après s'être fait remonter les bretelles par Massu et avoir été rassuré par l'Union soviétique : le PC resterait aux frontières du conflit, le général rentra d'Allemagne le 29 mai. Il avait dû estimer qu'en 68, un nouvel appel du 18 juin : « *Ici, Baden-Baden. Les Français parlent aux Français.* » n'aurait pas fait sérieux. La baudruche gauchiste se dégonfla. Les électeurs donnèrent une majorité écrasante au général : 390 députés sur 485. L'élection avait vaincu l'émeute. La gauche dut attendre treize ans pour prendre le pouvoir, grâce à l'élection du président de la République au suffrage universel — mesure décidée par le général de Gaulle ; grâce aussi à la trahison de Jacques Chirac, qui, en 1981, préféra l'élection de Mitterrand à la réélection de Giscard d'Estaing.

Ainsi peut se résumer mai 68. Aujourd'hui, la situation est différente. Certes, l'extrême gauche est beaucoup plus

puissante qu'il y a trente ans. Mieux structurée, profondément infiltrée dans tout un éventail de groupements d'influence, de mouvements d'opinion, d'associations de défense, elle est comme un poisson dans l'eau du vivier médiatique. Elle manipule la majorité des organisations dites antiracistes ou se réclamant du christianisme militant. Elle joue un rôle considérable à l'intérieur de l'appareil judiciaire. Elle constitue une de ces minorités agissantes si déterminantes dans la prise du pouvoir. Mais la gauche n'a plus besoin de le conquérir. Elle l'a.

Grâce au président Chirac, à sa stratégie (l'exclusion du Front national), à sa tactique (la dissolution), la gauche, minoritaire en voix dans le pays, est majoritaire en sièges à l'Assemblée. Elle est majoritaire dans les régions et au Conseil constitutionnel. (Quand on ne veut pas que les avis de la gauche prédominent, on ne leur oppose pas Simone Veil et Pierre Mazeaud.) Elle détermine la politique de la cohabitation, où le législatif et l'idéologie qui le sous-tend ont pris le pas sur l'exécutif et son opportunisme. La gauche est à la police. La gauche est à la justice. La gauche est à la télé. Le big fric n'a rien contre Strauss-Kahn. On voit mal l'extrême gauche soulever la jeunesse et dresser des barricades contre Jospin comme elle le fit contre Pompidou.

Cela ne signifie pas que nous n'assisterons pas à des bagarres au sein du conglomerat jospinien. L'extrême gauche, ou, pour mieux dire, les extrêmes gauches, excellent dans l'agitation et son exploitation médiatique. Elles possèdent les techniques du noyautage et de l'intoxication. Leurs mécaniques sont au point. Elles ne se priveront pas du délicieux plaisir de s'en servir même contre des demi-frères d'armes qui ne sont jamais que de la volaille à plumer. Les équipes des Mélanchon et autres Dray ne respectent ni le savoir-faire un peu raide de Jospin, ni le faire-savoir valseur de Strauss. Tout leur sera bon qui leur

permettra de pousser leurs pions, d'utiliser des alliés de circonstance, d'accentuer leur pénétration, de resserrer les alliances pour consolider les avantages acquis et préparer les conquêtes à venir.

Nous pouvons nous attendre à des opérations orchestrées, style grandes manœuvres de chômeurs ou occupations d'églises et de cathédrales, jamais de mosquées ni de synagogues, par des sans-domicile. Des ministres socialistes seront pris à partie. Ils deviendront des social-traîtres, le mot n'est pas récent, des cibles à abattre.

Voyez Chevènement. Un jour, Mamère organise de l'effervescence dans les avions pour empêcher que soient reconduits chez eux des immigrés clandestins légalement refoulés. Un autre, Moscovici fait battre le citoyen Proust, candidat de Chevènement à la présidence de la Franche-Comté, par l'UDF Humbert. Même assorti du qualificatif de républicain, le patriotisme affiché par le ministre de l'Intérieur fait voir rouge à l'extrême gauche du camarade Bensaïd. On le lui fera rentrer dans la gorge. Il n'a pas fini d'en voir, Chevènement.

Voyez Allègre. Il a toujours son mammouth sur le poil. Il a beau jurer ses grands dieux qu'on l'avait mal compris : lui, dégraisser l'éléphant maouss du quaternaire ? Jamais. Au contraire, il va le gaver comme les oies du Périgord. Le mammouth sera soigné comme un coq en pâte. Plus question de régime, ni d'exercice. Allègre en prend l'engagement solennel. Ses propos ont été déformés. Il n'a jamais été question de faire la chasse aux tire-au-flanc de l'Education nationale, aux adorateurs de la semaine des quatre jeudis et des vacances à perpète, à ceux qui se mettraient en grèves illimitées si les fêtes carillonnées n'étaient plus chômées et qui se tapent du boudin le Vendredi Saint. Jamais, au grand jamais, ne lui est venue à l'esprit l'idée d'améliorer les connaissances pédagogiques des maîtres et des maîtresses dans des stages pris sur leurs

loisirs, au prétexte réactionnaire que des hommes et des femmes dans la force de l'âge n'ont pas besoin d'autant de vacances que les enfants. Tout cela n'est que calomnies, perfidies colportées pour lui nuire. Claude Allègre en fait le serment solennel. Le mammoth est toujours debout ! Le ministre court les radios et les télévisions pour le répéter. En vain. C'est trop tard. Tous les prétextes sont bons qui concourent à la démolition du fâcheux imprudent. Contre l'insécurité aussi bien que contre les services de sécurité musclés, les manifs déferlent et les enseignantes, empourprées de fureur, ne cessent de mugir dans le beuglophone :

— Aux chiottes, Allègre, aux chiottes !

Tableau d'époque. Jadis, leurs voix suaves éveillaient à la poésie des classes de morveux mal embouchés. Grâce à ce gazouillis, nos natures ingrates apprenaient :

*Mignonne, allons voir si la rose
Qui se matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.*

ou :

*Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.*

Aujourd'hui ces voix si douces, murmurant des mots si spécieux, tout bas, glapissent comme des harpies, les nuits de sabbat :

— Allègre, t'es foutu ! Le peuple est dans la rue !

Le malheureux chercheur de réformes ne s'en relèvera pas. Les clones de la Ligue communiste, experts en déstabilisation, ont vu l'aubaine. Toucher aux privilèges

syndicaux et droits acquis, c'est signer son arrêt de mort. La nuit du 4 août, il n'y avait que les curetons et les noblaillons pour signer. Vous allez voir le mammoth, s'il va se laisser dégraisser. Le citoyen Allègre peut numéroter ses abattis. Ça va saigner.

Il y aura des troubles, c'est évident, des happenings culturels, avec Mme Guigou, la gardienne des Sceaux, dans le rôle de la Justice poursuivant le crime, en la personne de Jean-Marie Le Pen, des réceptions d'autorités avec buffet campagnard et distribution gratuite de cocktails Molotov, mais un clash sérieux, des affrontements, la mobilisation des banlieues, la guerre civile, je ne crois pas... Pas encore...

Je puis me tromper, bien sûr. Je ne suis pas dans le secret des citoyens supérieurs. Mais il me semble que l'extrême gauche aurait tout à perdre dans une épreuve de force avec le pouvoir socialiste. Elle a, au contraire, tout à gagner à coexister avec ce pouvoir exercé par des socialistes ralliés à l'économie de marché, à l'utiliser, à le contaminer et à essayer de le coloniser, en attendant le big-bang monétaire que nous pourrions peut-être connaître.

— **J'en connais qui vont être rassurés.**

— Ils auront tort. Je n'ai pas dit que la rue ne deviendrait pas violente. Au contraire. L'arrivée à marches forcées de l'euro n'ira pas sans troubles. L'affaire du Crédit Lyonnais peut provoquer des rebondissements convulsionnaires. Attachez vos ceintures... Je dis que, sauf cas isolés, il n'y aurait pas d'engagements violents entre l'extrême gauche et la gauche. Il peut y avoir des bavures, des interventions qui dérapent. Je doute qu'elles dégénèrent en tentatives de soulèvements. Cela n'empêche pas la violence d'être déjà sensible. On l'entend, on la voit,

on la sent dans la guerre civile que l'extrême gauche organise contre le Front national, avec l'appui et la complicité active du pouvoir jospino-chiraquien. Vedette d'un sketch fameux, intitulé : *Montre ma tête au peuple, elle en vaut la peine !*, Mme Trautmann fut l'instigatrice du plan (dit plan de Strasbourg) qui se voudrait être d'anéantissement. L'astuce de base relève de la dialectique léniniste. Elle consiste à transformer les agressés en agresseurs et les fauteurs de troubles en victimes.

Pour réussir à tenir nos réunions, sabotées dès qu'affichées, si nous répondons aux provocations et aux coups, la police nous arrête et la justice nous condamne. Elle nous prive de nos droits civiques et, le cas échéant, nous frappe d'inéligibilité. Si nous ne nous défendons pas, nous ne défilerons plus, nous ne vendrons plus nos journaux, nous ne parlerons plus, nous serons morts. Voilà le dilemme où l'extrême gauche espère nous enfermer avec le soutien et à la satisfaction de la gauche plurielle comme de la droite mariolle... ou qui se croit telle.

— **Qu'avons-nous pour nous protéger ?**

— Les Français. S'ils n'étaient pas plus de quatre millions à nous appuyer de leurs bulletins de vote, nous n'existerions plus politiquement, socialement, peut-être même physiquement. Nos adversaires qui se prétendent démocrates le savent si bien qu'ils en explosent. Ils s'indignent. Ils s'enragent. Cela tourne à l'idée fixe. Elle les obsède. Ils en sont comme possédés. Comme ils n'osent pas mettre ouvertement en cause la démocratie, pas encore mais ça viendra, ils attaquent la loi électorale. La proportionnelle, qui fut pendant plus d'un siècle une des revendications majeures du mouvement socialiste

et que Laurent Fabius avait rétablie en 1985, est l'objet de toutes les critiques, les plus véhémentes, les plus absolues. Il faut l'éliminer à jamais, pour les siècles des siècles, et, pour cela, inscrire solennellement cette interdiction dans la Constitution... Comme s'il était impossible de changer de Constitution. La difficulté réside dans le choix de la loi électorale idéale. Le pire peut être l'ennemi du bien. En voulant perfectionner les dispositions subtiles qui entraîneraient le peuple souverain à voter comme il fallait qu'il votât, on pouvait aller au devant de graves déconvenues.

M. Laurent Fabius en débattait l'autre jour sur *LCI* avec les représentants de l'intelligentsia médiatique : Mme Anita Hausser, attachée à la chaîne, MM. Mazerolle de *Radio-Luxembourg* et Jarreau du *Monde*. Rien que des amis... Le problème était le suivant : quel système électoral pourrait-il garantir la non-représentativité du Front national aux législatives ? Celui actuellement en exercice ne convenait plus. Il s'était avéré imparfait. Un député pour quatre millions d'électeurs, c'était encore trop. N'avait-il pas fallu invalider Jean-Marie Le Chevallier pour obtenir un rapport satisfaisant ?

On parlait justement d'un agencement d'une grande adresse qui ferait merveille ? En cas de ballottage, seuls les deux candidats arrivés en tête au premier tour participeraient au second. N'était-ce pas trouvé ? Pour la première fois depuis longtemps, Mme Anita Hausser, qui a quelque raison d'en vouloir à la nature, trouva la force de sourire. Mais le président de l'Assemblée nationale, troisième personnage de l'Etat, arrêta net la jubilation.

Le sourcil droit à ras la paupière-capote, le gauche à mi-front, dans une expression qu'affectionne son coreligionnaire, M. Pavzner, ambassadeur d'Israël à Paris, dont il partage aussi la force de conviction, M. Fabius

exposa, au contraire, que ce mode de scrutin conduisait à la catastrophe. Des spécialistes, disposant d'ordinateurs sophistiqués, l'avaient analysé dans ses tréfonds. Le résultat était terrifiant. Dans la conjoncture actuelle, ce vote amènerait quarante députés FN à l'Assemblée nationale. Quarante ? Quarante ! Au lieu de zéro. On n'arrête pas le progrès.

Le visage de Mme Anita était devenue couleur de terre promise. M. Jarreau semblait réfléchir, ce qui est, chez lui, la marque d'une grande perplexité. La petite flamme du Saint (Simon Templar, dit) s'était éteinte dans l'œil de M. Mazerolle. Le sentiment d'appartenir à l'élite du Luxembourg ne le protégeait plus de la vacherie du monde. Même M. Fabius paraissait touché par ses propres révélations. Il ne ressentait pas tout le plaisir que lui donne d'habitude cette supériorité modeste qui lui va si bien. On remarquait qu'il s'était emporté. Ce n'est pas bon signe chez un Rastignac, surtout quand il est entré dans le bataillon des quinquas, qu'il a raté le dernier trapèze et qu'il n'a dû sa survie qu'au filet.

Si je me suis étendu sur cette petite chose vue, c'est pour souligner une fois de plus l'importance du nombre de nos électeurs. Il est dommage que certains de nos amis n'en soient pas aussi convaincus que nos ennemis. Ce nombre, la France le doit aux dirigeants du Front national et au premier d'entre eux : Jean-Marie Le Pen. Sans lui, sans ses éminentes qualités de caractère et d'intelligence, sans ses dons de visionnaire indomptable, venus du fond de la race, sans son aptitude d'aimant humain à retenir les personnalités et les talents les plus divers et à mêler les différents groupes du sang français, tout eût été autre, plus difficile, peut-être impossible. Ne l'oublions jamais. Il y a du miracle dans cette réussite, si modeste qu'on puisse la trouver.

Le nombre des électeurs, la France le doit aussi au noyau dur du premier cercle, aux militants qui, pendant ces turbulences, ont manœuvré avec le sang-froid et la discipline des vieilles troupes, même quand ils sont encore à l'âge des Marie-Louise... Admirables militants, arc-boutés sous l'orage permanent, taillables et corvéables à merci, grognards aussi, tradition oblige, bêtes de combat d'une espèce en voie de disparition nullement protégée, les petits, les obscurs, les sans-grade, toujours prêts à donner leur temps et leur argent. Vous en trouverez, capables de payer trente francs pour écouter trois heures de discours, alors qu'en face, pour faire de la figuration même pas intelligente, les artistes de complément sont recrutés à cachets d'or ?

Admirables militants... La tête droite, ils marchent dans la vindicte ou le mépris, l'injure, le rejet, le dédain, pire encore : le désert. Ils risquent leur peau, la tranquillité de leur existence, leur avenir professionnel et celui de leurs familles, tout cela pour quelques paroles où il est question de berceaux et de tombes, d'un drapeau, de la patrie, la terre des pères, de ce qu'elle nous a légué et que nous devons transmettre. C'est aussi simple et naïf, aussi compliqué et sublime que cela.

Ne croyez pas que je pipeaulise dans l'idéal. Quand on a traversé ce que les hommes de ma génération ont traversé, il faut être un imbécile ou un truqueur pour ignorer ou feindre d'ignorer les déceptions, les démissions, les disparitions, les désertions et les trahisons dont l'ennemi attend toujours beaucoup alors qu'elles ne lui apportent jamais grand-chose. Toutes existent, mais le trou qu'elles laissent est aussitôt comblé. Le rang se reforme. La ligne ne se brise pas. Elle se tend. Elle s'étend. L'onde de choc se déploie en cercles concentriques que les forces centrifuges du mouvement poussent à s'élargir toujours plus.

Chacun y participe selon ses dispositions, son tempérament, son âge, ses moyens, dans la diversité française où notre unité trouve sa source. Les motivations sont de tous ordres. Je connais des mécréants qui vous récitent la parabole des talents et d'autres qui répètent, d'un ton pénétré : « *On n'a rien donné quand on n'a pas tout donné.* »

Le nombre important des électeurs du FN, la France le doit aux Français. En Europe, nous sommes le seul peuple qui se soit dressé pour que la tradition soit le socle du futur. On l'a vu avec Mgr Lefebvre, le seul évêque résistant de l'Eglise occupée. On le voit autour de Jean-Marie Le Pen, le sanglier de Bretagne, face à la meute des chiens couchés, le seul homme politique qui ait le courage de se présenter aux suffrages des Français en leur rappelant, avec leurs devoirs, les conditions de survie de la France...

— Je vous écoute, François, et je me demande si vous fûtes jamais plus engagé qu'aujourd'hui.

— Je ne le sais pas. Il y a tellement de formes d'engagement. Peut-on les mesurer ? Ce que je sais, c'est que, chez moi, l'engagement n'est jamais calculé. Il commence par un réflexe d'instinct. Une pulsion. Une force venue du fond de moi, ou d'ailleurs, qui me pousse à penser comme je pense, à parler comme je parle, à agir comme j'agis. Naturellement, les ans ont ralenti ma course et réduit mes activités. Je ne sors plus beaucoup. Voyager, c'est toute une affaire. Je fuis la foule des gens et des aéroports. Je me plais dans mon repaire. Je suis devenu un abominable casanier. Je rumine. Je rêve. J'aime beaucoup rêver. Quand on aime, on a toujours vingt ans, dit le dicton. Quand on a quatre fois vingt ans, cela laisse beaucoup de souvenirs d'amours et le temps d'y rêver... J'écris d'une

écriture qui se rétrécit, mais qui ne tremble pas encore. Je regrette le temps perdu et les livres que je n'ai pas écrits. Je lis, surtout des journaux intimes, des souvenirs, des correspondances — actuellement celle de Flaubert, dans la Pléiade, que m'a offerte mon fils François. Je me régale... Je reste passionné de foot et de vélo. Je revis, plusieurs heures par jour, ma vie en mer, sur mon bateau. Si je ne parle pas de ma famille, la famille présente et la famille absente, domaine privé, domaine secret, elles sont là, vivantes, qui m'entourent. Il y a les amis. Ceux qui restent comme ceux qui sont déjà partis pour l'autre rive, me ramènent à la politique et à l'engagement. De la tête et du cœur, je participe à l'effort du Front, à ma façon. J'ai toujours couru en individuel, en éclaireur ou en flanc-garde. Oui, je me sens très engagé. Ce dernier "Dernier Cahier" en témoigne. Vous l'espérez plus ouvert, chère Anne, et je vous avais promis d'aborder d'autres domaines. J'en ai la liste sous la main. Au hasard, je lis : la télévision, le cinéma, les cinéastes que j'ai connus — Clouzot en particulier — les gens du spectacle, les journalistes qui m'ont marqué, les écrivains, les livres, les romans et les romans policiers, la France à vélo, la cuisine du marché que j'ai tant aimé faire, la France du vin, le vin de soif et le vin de garde, (je suis passé du second au premier, je n'aime plus que les vins jeunes), les chansons, ma vie en chansons, la France en chansons, tant d'autres sujets, à bâtons rompus, passant de l'un à l'autre par association de mots, de dates, d'images, ou sans association, le coq-à-l'âne suffisant à sauter à pieds joints dans la marelle aux souvenirs, tout ce qui a compté dans ma vie évoqué à la paresseuse, au moment de prendre congé, je l'ai oublié. L'air du temps, peut-être. Je suis revenu, ventre à terre, dans mes pâturages obsessionnels. Je dois ressembler à ma mère. On ne la voyait jamais, avant huit heures du soir, sans un ouvrage aux mains. Ce n'était qu'après la dernière vaisselle, la dernière couture, qu'elle ouvrait un livre et c'était souvent *Marie-Claire*, de

Marguerite Audoux, qu'elle a dû lire et relire toute sa vie. Sans m'en rendre compte je dois être obsédé par l'idée d'être utile, de rendre service à la communauté française aujourd'hui opprimée, réduite en esclavage, en faisant ce que je sais faire le mieux, ou le moins mal...

— On ne vous entend plus nulle part. Vous avez cessé brusquement vos réunions et conférences. Pourquoi ?

— La limite d'âge. La décence. La peur d'être le doyen qui s'impose en branlant du chef : « *De mon temps* », etc... J'ai pris la décision il y a deux ans, une amie m'ayant fait remarquer que j'étais interminable, confus, et que je parlais dans mes bottes. Des copains ricanent dans leurs barbes. Même les imberbes... « *Coquetterie...* disaient-ils, toujours aimables. *François fait sa pute. Il veut qu'on le prie. Après le cycle du départ, il y aura une tournée des adieux. Nous en avons pour cinq ans.* » Je n'ai eu aucune difficulté à respecter la résolution. Je n'ai jamais beaucoup aimé l'estrade. Pour plaire à l'assistance, on a toujours tendance à outrer. Je me souviens de Tixier-Vignancour. C'était à l'époque du Comité TV, imaginé par Jean-Marie Le Pen pour présenter un candidat contre le général de Gaulle à l'élection, au suffrage universel, du président de la République, qui venait d'être décidée (1964). TV ne cessait de nous demander la modération. Il fallait se garder d'effaroucher les indépendants. Nous étions du centre-droit, à tout casser. Que personne ne l'oublie. Pas d'extrémisme, messieurs. Pas d'extrémisme... Un lundi, en plein Comité, il me prit nommément à partie. Un de mes articles de *Minute* lui avait particulièrement déplu. Il le jugeait inutilement violent. Il avait certainement raison. Le soir, TV parlait devant une Mutualité archi-comble, de celle dont on dit : « *Hier, à la*

Mutu, le peuple de Paris a acclamé », etc., alors qu'on n'y entasse pas trois mille personnes, même du format de Valentin-le-désossé. Je m'y rendis, la gueule au carré, vexé comme un pou de m'être fait tirer les oreilles, qui plus est en public, pour entendre la voix de bronze de l'avocat-tribun s'élever au-dessus d'une salle qui frissonnait de plaisir et haletait d'impatience :

— On dit que je suis un homme de droite...

Silence.

— On dit que je suis un homme de droite, mais je ne suis pas un homme de droite...

Silence appuyé, mais surpris.

— Je ne suis pas un homme de droite... Je ne serai jamais un homme de droite...

Le silence surpris devint un silence stupéfait. *In petto* et vachard, je me demandais s'il allait nous sortir sa carte du parti radical-socialiste, quand il explosa :

— Car je suis un homme d'extrême droite !

Tonnerre, la salle est debout, les gens s'étreignent, Tixier, Tixier, Tixier, Tixier. Il avait dû oublier les indépendants. Le public est l'opium de l'orateur.

N'étant pas né dans une famille de saltimbanques, la perspective d'aller faire l'important me gâtait la semaine. Une fois en action, c'était différent. Il m'est arrivé d'y prendre plaisir. Chaque homme a dans son cœur un cabot qui sommeille.

— Vos auditeurs ne semblaient pas mécontents. Je me souviens de dîners-débats où vous eûtes beaucoup de succès.

— Les gens sont moins méchants qu'on le dit.

— **Lors d'un déjeuner des Amis de *National Hebdo*, j'ai encore l'image de Jean-Marie Le Pen riant aux éclats.**

— L'amitié et l'indulgence... Voilà un véritable orateur naturel et inspiré. Un Celte de la grande tradition orale, digne descendant de O'Connell, inéligible parce que catholique et increvable à la tribune, le verbe fait chair. Il m'est arrivé, pour des articles, de retranscrire des discours de Jean-Marie enregistrés au magnétophone. Ils ne demandent aucun effort. La syntaxe est parfaite et le sens des mots respecté. On cherche en vain une faute d'accord. La phrase tombe toujours sur ses pieds. La respiration du texte donne la ponctuation. Jean-Marie Le Pen est un très grand orateur. Je n'ai jamais été qu'un homme qui prolongeait le journalisme de combat en parlant en public. Ce n'est pas la même chose. Toutes mes interventions étaient écrites, les blancs à respecter signalés, les effets indiqués. Ce travail m'était indispensable pour faire rire. C'est un grand bonheur que d'entendre une salle rire ; que de voir le rire courir sur le public comme le vent d'été court sur un champ de blé. Mais le rire ne fait pas bon ménage avec l'improvisation. L'émotion, ou la colère, c'est différent. Le comique exige le mot à sa place et l'effet amené. Rien de plus navrant qu'un trait qui n'atteint pas la cible et tombe à plat, tandis que le rire qui fuse, jaillit, éclate en fusée de feu d'artifice, entraînant des quintes en chaîne et en houle, vous apporte beaucoup de joie.

— **Pourquoi vous en êtes-vous privé prématurément ?**

— Je vous l'ai dit. La remarque de cette amie me fit prendre conscience que le temps des numéros de tribune

était passé. Je m'étais alourdi. Ma vue baissait. La cocasserie des situations me venait moins facilement. Inutile de le nier. J'ai toujours été un pessimiste gai... Mais quand la gaieté s'effiloche ! J'ai toujours été un solitaire à public. Mais quand le public fatigue, dans les deux sens du terme : se fatigue et vous fatigue, que faire ?...

Il y a autre chose. Depuis quelque temps, l'angoisse est là, dans l'ombre du rideau. Ses doigts osseux m'ont saisi à la gorge. Ils ne me lâchent pas. Ce n'est pas la peur de mourir. C'est bien plus vaste. J'essaye de me moquer de moi. A toutes les époques, les vieux ont eu tendance à croire que leur fin coïncidait avec la fin du monde. Ce n'est qu'une phobie. Je discute. Je soliloque, toujours aux lisières de la moquerie. Je suis dans ma chambre-bureau. Tout est calme alentour. Par la fenêtre ouverte, le printemps entre... Entre dans mon antre... La voix qui dit la rime est éraillée par les alcools et spiritueux et le tabac fumé en brûle-barbe. C'est celle de Verlaine. Elle ne m'a pas quitté depuis l'adolescence et chuchote, essoufflée :

*Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.*

*Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin...
Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.*

Notre tremble est un bouleau. Celui que nous avons planté à la naissance de notre fille — aujourd'hui maman de sept enfants — est mort l'an passé. Le nouveau est gracile comme un éphèbe. Dans la brise d'avril, ses feuilles sont légères comme des papillons d'un vert tout neuf et tendre. Elles palpitent. Elles caressent. Je ne peux les regarder sans émotion. Ça passe

si vite une vie. « *Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard* », disait Aragon qui n'aurait dû être qu'un poète.

L'air est peuplé de visages disparus et ce sont d'autres enfants qui jouent dans les jardins voisins. Sur la pelouse, des merles noirs à bec jaune vont et viennent, avantageux comme les patrons de ma jeunesse qui surveillaient leurs ateliers en marchant, les mains derrière le dos, la tête en avant et sur pivot. Corvec, mon schnauzer a succédé à Jabadao. Il va sur ses dix ans et ne voit plus que d'un œil. Il me fait penser à John Wayne, dans le rôle de Cogburn, le shériff alcoolique et borgne, avec son bandeau noir sur l'œil gauche. Pour l'instant, allongé sur le perron, profitant des premières bouffées de chaleur, Corvec dort, sa barbe en forme de coquille saint-Jacques étalée sur ses pattes. Quand les tondeuses à gazon cessent de ronronner, je l'entends respirer, en chuintant des bronches, comme un limonaire.

Ce sont des moments exquis. J'oublie. Je me sens bien, presque en paix avec moi et avec les autres. Mes livres et mes dossiers m'entourent, dans le désordre familial dont j'ai besoin pour me sentir à l'aise. Je vivrais mal dans une maison tirée au cordeau, rangée comme un décor de théâtre, faite pour l'œil. J'aime la touffeur débraillée des étagères, les stalagmites de paperasses sur la table et le sol. C'est là que j'aime écrire. Je ne connais pas de meilleur remède contre l'angoisse que je nourris et qui me ronge, comme un cancer.

Ecrire me donne l'impression, l'illusion peut-être, de contrôler la situation. A la tribune, ce ne serait pas la même chose... Quand on écrit, il est toujours possible de revenir sur ses écrits. Mais quand on crie ?... Quand on écrit, on peut nuancer, demeurer dans le flou artiste, recommencer la page iconoclaste, ou mieux encore, la

déchirer, la brûler, pour que le vent de l'histoire en dissipe la fumée et jusqu'au souvenir. Mais quand on crie ? Accroché à la tribune comme au mât de vigie d'un navire drossé sur les récifs, quand on se redresse pour que la voix porte plus loin dans la tempête, avant de sombrer corps et biens, fût-ce dans le ridicule, quand on crie :

— Français... Ecoutez... J'ai l'intime conviction d'avoir vu ce que je n'aurais pas dû voir... d'avoir découvert un secret que je n'aurais pas dû découvrir... Tout se passe comme si la France, l'Europe, une partie importante du monde civilisé étaient victimes d'une fantastique entreprise de colonisation venue du fond des âges, sur le point d'aboutir, et si elle aboutit ce sera la fin de l'Histoire de France... Les preuves effarantes de cette colonisation, il suffit d'ouvrir un bottin, le *Who's who*, les annuaires de la justice ou des professions médicales, ou, plus simplement, votre poste de télévision, pour qu'elles vous explosent au nez... Il suffit de regarder pour les trouver dans toutes les activités humaines : l'économie, la finance, les arts, les lettres, le théâtre, le cinéma, l'édition, la presse, la radio-télévision, le sport, la politique, les affaires, l'argent-roi, les mœurs, les religions... Ce secret, en vérité, c'est le secret de Polichinelle, mais chacun feint de l'ignorer. Moi-même j'hésite à citer les noms, à donner les exemples et les faits, à désigner les colonisateurs. Je pourrais révéler l'organisation souterraine de leur armée d'occupation des nations et des troupeaux des collaborateurs qu'ils conduisent. Je pourrais énumérer leurs techniques — toujours les mêmes — qui ont permis à cette formidable aventure de progresser à travers les millénaires et les espaces. Je pourrais rappeler les origines, la Genèse, la cooptation de Dieu par témoignage intéressé au profit d'une tribu et de ses descendants... Je pourrais... Mais je ne le fais pas. Si je le faisais, je

serais condamné au pire. Si je ne le fais pas, je me condamnerai à un châtimeut plus cruel encore, celui que l'âme réserve aux complices. Car je serais complice. Je n'ignore pas que cette colonisation sera la colonisation du chaos, la colonisation de la fin de notre monde. A moins que... rien n'est jamais inéluctable... à moins que les esclaves brisent un jour leurs chaînes, en chantant, ô dérision, le chœur de *Nabucco*.

Chère Anne, voilà ce qui me hante et m'obsède. Ce discours, vous le savez bien, je ne peux le tenir et je ne peux pas ne pas le tenir. Voilà ce qui m'angoisse. J'aurais voulu éviter de vous le confier, au milieu de tant de digressions et de contradictions, et avant de prendre congé. Je ne l'ai pas pu. C'est ce qui explique pourquoi ces derniers "Derniers cahiers" manquent d'allégresse et de lumière. C'est vrai que le jour baisse. J'aurais voulu partir comme un danseur de pardon breton, fier sous son chapeau rond, les reins creusés, les pouces passés dans les entournures de son chuppen de velours brodé. Je m'en vais comme un laboureur harassé, qui entend l'angélus du soir, pense à la maisonnée, au Bon Dieu, se retourne et se demande si le grain lèvera jamais dans son sillon.

Février-Avril 1998

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUIN 1998
DANS LES ATELIERS
DES PRESSES LITTÉRAIRES
A SAINT-ESTÈVE (66240)

D. L. : 2^e TRIMESTRE 1998
N° D'IMPRIMEUR : 17273

François Brigneau

**AVANT DE
PRENDRE CONGÉ**

Réponses à Anne Le Pape

(première partie)

PUBLICATIONS FB

Avant de prendre congé...

(Deuxième partie)

Sommaire

• Mes rapports avec l'Eglise traditionnelle • Censuré par bonté d'âme • Le conflit des générations • Darnand, Maurras et Daudet • « *Fiers Gaulois à tête ronde* » • Les Israéliens et l'avortement • Begin ne répond pas • Confession • L'enfance d'aujourd'hui et la mienne • Femmes au foyer et femmes au travail • Le changement n'est pas le progrès • Aide-toi, le ciel t'aidera... peut-être... • Contre l'école mixte • L'amour-passion et l'amour passe-temps • Un drame paysan • Flaubert et l'amour • Pain de fantaisie et pain de ménage • Ma mère, mon père et moi • La religion du travail • Un mauvais éducateur • Que faire ? • Eloge de Jean-Marie Le Pen • Crise de la jeunesse • Crise de la famille • Crise de la société • Drumont et Victor Hugo • Ah, les pauvres gens ! • L'arche de Maurras • Monarchies, dictatures, démocraties-bidon • Faire avec... • Le bonneteau électoral • Chirac met la gauche au pouvoir pour X ans • Pas de Mai 98, mais... • Guerre civile contre le Front national • Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard • J'ai vu ce que je n'aurais pas dû voir • Le danseur et le laboureur.

Sur des questions d'Anne Le Pape
un long monologue dans le désordre de la vie.

Publications FB

21, rue Mademoiselle, 75015 Paris

Prix : 70 F